MONTSALVAT

Il a été tiré, de cet ouvrage, dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

P. B. GHEUSI

MONTSALVAT

ROMAN HISTORIQUE

En 3 Actes et 4 Tableaux

Dans une terre lointaine, inaccessible à vos pas, est un burg nommé Montsalvat. Un temple lumineux s'élève au milieu, un temple précieux, auquel la terre n'a rien de comparable... (RICHARD WAGNER. *Lohengrin.* Acte III.)

Lieu de l'action : Dans le domaine et au château des gardiens du Graal (Montsalvat), contrée dans le caractère des montagnes septentrionales de l'Espagne Visigothe (Pyrénées).

Le costume des chevaliers et écuyers du Graal ressemble à celui des Templiers : cotte d'armes blanche et manteau ; mais, au lieu de la croix rouge, une Colombe, aux ailes éployées, est brodée sur les manteaux et sur les écussons. (RICHARD WAGNER. *Parsifal.* Décor.)

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, près l'Odéon

Tous droits réservés

PG
2269
C42P6

DU MÊME AUTEUR

CHEZ FIRMIN-DIDOT

Le Blason Héraldique. L'Art Héraldique, la science du Blason et la Polychromie féodale.

Gaucher Myrian (en collaboration avec P. Lavigne). Un écolier au XIII[e] siècle : Salamanque, Toulouse et Paris. Grand in-4° il-lustré.

L'Ame de Jeanne Darc. La guerre de Cent Ans. Grand in-4° illustré.

CHEZ E. FASQUELLE

Guernica (en collaboration avec P. Gailhard), drame lyrique en 3 actes et 5 tableaux (Opéra-Comique). Musique de Paul Vidal.

CHEZ PAUL DUPONT

Kermaria, légende lyrique en 3 actes et 4 tableaux (Opéra-Comique), musique de Camille Erlanger.

Damayanti, légende (Marseille, Nîmes, Montpellier, etc.). Musique de Lucien Fontayne.

Le Carillon (en collaboration avec J. Méry), 3 actes. (Aix, Berlin, etc.) Musique de J. Urich.

Le Juif Polonais (en collaboration avec H. Cain), d'après Erckmann-Chatrian ; 3 actes et 6 tableaux (Opéra-Comique). Musique de Camille Erlanger.

CHEZ E. FLAMMARION

La Cloche du Rhin (avec Montorgueil), 3 actes (Opéra). Musique de Samuel Rousseau.

Le Serpent de Mer, roman parisien.

Montsalvat.

EN PRÉPARATION

- **Orange** (avec V. Sardou et C. Saint-Saens).
- **Trilby** (avec Ch. Lomon).
- **Thekla** (»).
- **L'Atlantide** (»).
- **Ermessinde.**

MONTSALVAT

I

PROLOGUE

L'ÉPOQUE

I

LOUP DE FOIX

Vers le déclin de l'an 1200, Ramon-Roger de Foix, fiant à la sainte comtesse Philippa la garde guerrière de Tarascon, chevaucha soudain vers l'Arise, à travers la sylve séculaire : une bête monstrueuse venait

de paraître dans le Podaguez. un fauve que les féroces chiens de Siger et d'Astou, pastours « éperonnés » des cavales de Catalogne, évitaient en hurlant de terreur lorsqu'il surgissait, les yeux flambants, à l'orée lumineuse des bois.

Imploré par ses vassaux en proie aux pires superstitions de la peur, le comte vint dormir au castellar de Carla, et, dès le lendemain, assis, tout songeur, sur le pont-levis du manoir, parmi les mugissants appels des trompes montagnardes, il voyait venir à lui les chasseurs qu'il avait mandés : Ramon de Laurac, émir johannite du donjon de Rabat, dont les oubliettes sarrazines joignaient la grotte mystique de Bédaillac; Sicard de Durfort et Arnauld de Villamur, chevaliers du Paraclet, prédestinés au martyre cathare ; Pierre de Durban, dont le destrier morisque s'ébrouait dans un grand bruit de feuilles sèches, tous les veneurs gothiques de Serrelongue et du Sabartez, érigeant en leurs poings gantelés de fer les formidables épieux romans.

Des traqueurs aragonais narraient leur quête prudente et quelles empreintes, dans l'argile égratignée d'ongles géants, les avaient menés au monastère des Salenques, barricadé sur les recluses d'Ermengarde du Telh, jeune abbesse du moustier, investi, sans doute, par la Bête.

Le Suzerain, les ayant écoutés, pensif, se mit en selle ; la chevauchée le suivit, silencieuse, les armes hautes, à travers les chemins de rouille et d'or. Sur la rive de l'Arise, les chevaux soufflèrent, bruyants, les naseaux au ras du sol : des traces larges marquaient le sable, et nulle autre qu'elles ne croisait leur cheminement redouté. Le comte examina les empreintes mystérieuses.

— Un loup ! annonça-t-il, surpris et dédaigneux.

Comme il se redressait, le fourré s'ouvrit devant lui. Une femme en sortit, drapée de longs haillons, ses cheveux gris épars sur l'épaule : une créature d'extase, tragique et suave à la fois, druidesse aux yeux ardents mais au doux geste, devant qui s'inclinèrent

aussitôt les hommes du Sabartez, en la nommant au Suzerain :

— Ermessinde, diaconesse du Paraclet.

Le grand féodal la salua, déférent et grave.

— L'été prochain, lui prédit alors la prophétesse d'une voix chantante, un fils naîtra de toi, qui deviendra la gloire de Montsalvat et de Joan-le-Bien-Aimé. Il portera le nom que tu viens de prononcer et sera l'infant de Foix.

Puis elle disparut dans les profondeurs de la sylve. Durban apprit au comte que la voyante habitait les cavernes proches et que ses prophéties n'avaient jamais été vaines.

La chevauchée s'égrena, ralentie, parmi les sentes hasardeuses. Les bois s'escarpaient, semés de roches moussues, tout frissonnants de cascades sonores et de feuillaisons fanées par l'automne. Les abîmes bleus de Leucata resplendirent sous la chênaie ; sur le bord des lacs dormeurs, le grand destrier de Ramon s'arrêta, suant d'horreur et de malaise. Les chiens d'Arnauld de Villamur battaient en retraite, gron-

dants de rage vaine, vers les veneurs soudainement plus recueillis. Derrière les molosses, un sillage puissant dans les broussailles hautes annonçait l'imminente agression du Fauve.

Resté rêveur depuis le carrefour sablonneux de l'Arise, le comte murmurait distraitement un nom qui grandissait en lui comme une aube d'espoir :

— Loup, infant et vicomte de Foix?...

— Gardez-vous! lui crièrent les guerriers, tandis que son destrier, fou d'épouvante, s'évertuait à le désarçonner pour fuir plus vite : la Bête débûchait, monstrueuse, à trente pas, entre deux taillis d'yeuses.

Calme, le suzerain mit pied à terre, lâcha son cheval, qui regagna au galop les sentiers sylvestres, puis, l'épieu en arrêt, fondit sur l'animal, le tua net d'une rude estocade en plein cœur et, déjà redevenu songeur, préoccupé, lui trancha la tête à coups d'estramaçon.

Le cadavre énorme du loup saignait sur les feuilles mortes; en cercle autour de lui, les grands chiens d'Astou flairaient son âcre

senteur de massacre. L'escorte avait rejoint le comte, qui ordonna :

— Rentrez au castellar, où vous m'attendrez jusqu'au troisième jour. Quel est, ajouta-t-il, celui de mes vassaux qui souffrit le plus des déprédations de la Bête?

— Le vidame des Salenques, homme-lige de l'abbesse du Telh, dernière papiste de la contrée.

— Je clouerai, décida Ramon, ce trophée sanglant sur la porte de son moustier.

La tête hideuse à sa ceinture, seul, il s'éloigna le long des lacs que fonçait le soir, tandis que le Thabor, éblouissant de neige, tendait plus haut vers le ciel ses crêtes hiératiques, rosées déjà par le couchant.

Les verbes d'Ermessinde cheminaient avec le veneur épique. Ils avaient, en son mâle cœur, avivé le désolé désir de perpétuer sa race; mais il songeait amèrement que Philippa, illuminée de la grâce des Parfaits, n'était déjà plus auprès de lui que la sœur ineffable, la diaconesse d'Esclarmonde, la prêtresse chaste de l'Esprit.

Et, blême, souriant une fois dernière à l'espoir de se voir continuer et revivre dans la délicate jeunesse d'un infant, le comte allait, parmi l'automne symbolique des bois, chenus et graves comme lui, vers le printemps fécond, vers les baisers promis d'il ne savait encore quelle femme.

Déserts demeuraient, cependant, les combes et les sentiers ; le ruisseau parleur des étangs accompagnait le guerrier lassé de son clair encouragement à le suivre ; le ciel, incendié, s'adoucissait à travers les futaies dégarnies par le vent, et tout à coup, sur la pourpre atténuée du soir, crénelé de sable, bastillé de gueules, sommé de flèches romanes ajourées d'azur et clarinées d'or, le moustier des Salenques mura le val devant Ramon exténué.

Le rempart était vide, nul vigilant guetteur n'ayant donné du cor pour signaler la venue du chasseur farouche.

Une campane vieillote priait, comme dolente, dans le clocher grêle, et cette plainte mystique faisait plus solitaire le ravin et plus redoutables au faidit les hautaines forêts gothiques.

Il gagna la poterne obstruée par l'amoncellement des feuilles sèches, fixa de sa dague le mufle de la Bête au front du guichet grillagé et cria, menaçant, envahi d'une âpre colère contre l'hostilité muette et déserte des choses :

— Tel sera le blason de mon fils Loup, et telle sa vengeance sur les monstres de son temps!

La porte ayant tremblé sous son poing formidable, le guichet s'ouvrit, et Ramon recula, saisi d'effroi étrange : deux yeux immenses et doux, deux yeux étonnés et tendres, deux yeux de vierge le regardaient, angoissés d'abord, surpris ensuite, charmés enfin, et le réseau doré de très longs cils voila aussitôt leur éclat candide.

Le comte, mécontent de sa violence, navré des trois regards d'Ermengarde du Telh, — il l'avait reconnue à l'orfroi tramé de son bandeau, — tenta un brutal geste de respect ou d'excuse ; puis, humilié de sa rudesse, il gravit le sentier, bruissant de feuilles tombées, et s'avisa de fuir à grands pas.

Mais son âme, avec un inexprimable trouble, agitait en lui des pensées et des souvenances : Ermessinde prophétique, la religion nouvelle de l'Esprit envahissant jusqu'aux monastères romains où des recluses, disait-on, osaient déjà rêver d'hérésie cathare, d'amour consolateur, son vœu résolu d'aimer la première vierge rencontrée en son chemin, tout un espoir enfin de tendresse jeune, de passion neuve, d'attirance essorée inopinément des deux grands yeux bleus d'Ermengarde.

Accablé, pesant de cette journée de chasse, il se détourna vers les Salenques et pâlit, éperdu. L'abbesse, blanche sur le rempart crépusculaire, le regardait s'éloigner, déçue, les deux mains comprimant son cœur en tumulte. Un éclair illumina Ramon : elle était si manifestement sienne, il l'aimait tant, la prédiction de la voyante l'éblouissait de telles évidences en présence de l'Élue prédestinée qu'il eut peur de son bonheur même et se contraignit à le déserter.

Il courut vers les bois sauvages pour y ca-

cher et exalter sa désespérance de s'être dominé déjà ; mais les ronces le retenaient, lascives ; les fleurs se rouvraient, amoureuses, sur son chemin ; des brises le frôlaient, conseillères de volupté ; un appel lui parvint, impérieux, adorable, auquel il répondit par un cri de triomphal aveu...

Au pied du rempart mérovingien, devant la poterne entr'ouverte, sous le mufle monstrueux du Loup fatidique, la vierge, subjuguée et sublime, ouvrait ses frêles bras au Suzerain conquis.

II

PASCOR

(Pâques).

Pierre de Marly arrêta son destrier ; ses regards descendirent dans la plaine et son bras se tendit, comme pour l'adieu dernier, vers la strade romaine où s'égrenait l'armée d'Amaury.

Du haut des premiers escarpements cévenols, il distinguait les familiers détails de l'ost en marche ; des noms jaillissaient de ses lèvres pensives, des noms cruels, évocateurs de victoires âpres et de tueries : ceux des conquérants de France qui venaient, après avoir usé un quart de siècle et plus d'un million de guerriers à les réduire, d'exterminer, semblait-il, les hérétiques du Consolateur.

En l'auguste recueillement de la forêt, le vassal du Roi pieux retrouvait, non sans détresse, l'horreur du désert aquitain dévasté par la guerre, l'angoisse des solitudes où blanchissaient, en proie aux rapaces, les ossements épars des défenseurs martyrs, des conquérants tués, et la sensation atroce de fouler un sol dépeuplé de sa race glaça tout-à-coup la jeunesse robuste de son sang.

Ses yeux ayant de nouveau cherché ses compagnons d'armes, la hâte singulière de leur cheminement l'emplit de surprise et d'émoi : il lui parut que, sous le pâle azur de la matinée, la troupe d'Amaury battait

en retraite devant le soleil issant et que cette cohorte de vainqueurs offrait l'aspect de débris d'armée en déroute.

Encadrée, en effet, de mercenaires vieillis, de moines épeurés et de captives tristes, l'élite du cortège n'escortait guère que des mourants ou des morts ; de funèbres chars emportaient vers les verdoyants vallons de Chevreuse les cercueils de Simon de Montfort, lapidé, sous Toulouse, par le pierrier vengeur qu'avaient armé des vierges et des veuves, les corps de la farouche Alix de Montmorency et de son fils Guiot, ceux des évêques romains et des barons exhumés des cryptes de Carcassonne ; mais ce qui faisait plus désolée cette exode de conquérants, c'était la théorie spectrale des moribonds dont l'agonie n'osait espérer le repos de la tombe dans le sol qu'ils avaient abreuvé de sang et qui, hâves, chancelants, éperdus, fuyaient, devant la mort prochaine, vers leurs fiefs séquanais pour y mieux dormir l'éternité.

Le chevalier de Marly murmurait leurs

noms à mesure que ses regards les blasonnaient, le long du chemin dallé des Césars : Gui de Vaux-Cernay, qui ne devait point revoir vivant les bords parfumés de l'Yvette ; Arnauld-Amalric, abbé de Citeaux, archevêque de Narbonne et primat de Septimanie ; Gui de Montfort, oncle d'Amaury et frère de Simon ; Bouchard de Marly, Lambert de Croissy, le maréchal de Lévis, Pierre de Voisins et Jehan de Bruyères, chevauchant les vieux destriers de guerre qu'éperonnaient enfin les terreurs insolites de la mort...

Pierre s'en alla, esseulé, par les sentiers rocailleux, parmi les clairières vernales, embaumées des souffles de Pascor. La montagne, où l'accompagnait le souci de rempiir la mission d'Amaury auprès des garnisons françaises du Castrais, demeurait pourtant inerte à ses yeux, et, jeune, résolu, héroïquement campé sur ses arçons houssés de cuir doré, il doutait qu'un hostile frémissement du sol aquitain eût pu justifier et provoquer, au sein de la terre romane, morte, sans doute,

aux représailles du passé, cette étrange panique de cadavres.

Les heures s'écoulèrent ; les sentes s'aplanirent, la forêt se clairsema, et le soleil pascal déclinait vers les plaines tolosanes lorsque le chevalier français, surgi d'une faille rocheuse, apparut à la lisière d'un bois de pins vertigineux sous les arcatures desquels sa lance de douze pieds ne semblait plus être qu'un jouet débile.

Le cheval de guerre s'arrêta de lui-même, lassé ; Marly mit pied à terre et, debout, anxieux, prêta l'oreille dans le vent, où chantaient puissamment les accords d'orgue des ramures.

Une tiédeur printanière l'effleura, une mélopée grêle lui parvint, des fumerolles lointaines appelèrent ses regards, et, dans l'insécurité des biches vagabondes, il devina le voisinage et la présence des hommes.

Les clairières, cependant, demeuraient vides de chaumines et les bruyères de bergers ; mais les sentiers se marquaient d'ornières et d'empreintes, cheminaient, élargis,

vers un cirque dont, à travers les pins et les rochers bleutés, il entrevoyait le circuit empenné de futaies hautaines.

Comme il débouchait sur l'arête du premier versant, dans le bas-fond dénué d'arbres, une foule lui apparut tout à coup que devait rassembler, jugea-t-il, quelque sanguinaire complot.

Epique simplement, le paladin de Louis de France n'hésita pas : il s'arma pour le combat et, parmi les taillis et les pierres, marcha vers la troupe hostile, que lui dérobaient, maintenant, les amoncellements chaotiques du granit.

Il dépassa des cavernes aux âtres désertés qui fumaient vers le ciel, longea les berges d'un ruisseau où s'effaraient, vivaces, des crustacés annelés de cobalt, des poissons éblouissants d'acier, truités de rubis ; puis, côtoyant la prairie émeraudine où s'étaient réunis les cathares ramondins, avant de fondre sur eux, ardent de haine vengeresse, il s'arrêta au pied de l'éminence embroussaillée qui le séparait de leur bande.

La mélopée douce d'une voix de femme apportait jusqu'à lui son murmure distinct de prière sereine ; des paroles parvenaient à son cœur impatient, surpris de s'attarder à les écouter :

— Dieu est Un, Dieu est Tout, chantait la voix mystique. Nous l'adorons sous trois symboles : le Père, Dieu voilé dans l'éternité — le Fils, Dieu visible dans le temps — l'Esprit, Dieu sensible dans le cœur...

Le divin Evangile de Joan planait ensuite, disait le Verbe devenu chair, les thèses grecques du Créateur, du Rédempteur et du Consolateur, la sublimité des doctrines cathares, issues de Joan et de Platon.

Celle qui discourait était belle ; mais nul de ses auditeurs ne la voyait autre que sacrée et prophétique ; sur les fronts penchés de la foule, sa voix descendait, comme la colombe symbolique de sa religion ; son langage n'était pas inégal aux âmes primitives, aux cœurs inconsolés, aux espérances mornes de la douleur.

Elle exprimait lumineusement que « créé

d'une vierge par un rayon de l'Esprit, le corps du Verbe était spirituel — ce corps qui jeûnait quarante jours, glissait tel qu'un nuage parmi les foules, passait à travers les portes fermées comme un souffle d'air, marchait sur la mer ainsi que sur un marbre et ne pouvait mourir vulgairement en croix après la surhumaine agonie de Gethsémani ».

Puis, s'exaltant, Esclarmonde — son nom chuchotait dans les groupes — expliquait l'univers, le monde terrestre de Lucibel, celui, sidéral, de l'amour absolu, les épreuves longues d'astre en astre, les purifications successives des diverses stations de l'azur et la rédemption fatale de tous, puisque l'absurde éternité d'un impossible Enfer ne saurait limiter le Dieu de bonté infinie.

Lorsque, pour conclure suivant la formule accoutumée, elle eut jeté vers l'assemblée :

— Qui donc veut être, ici, chevalier de Joan et champion du Consolateur ?

— Nous ! répondirent ensemble les vieillards, les enfants et les hommes de l'auditoire.

— Moi! cria, derrière la prêtresse, une voix à la fois vibrante d'airain et voilée de sanglots.

Et, sur l'éminence baignée de lumière écarlate, devant le couchant qui allumait les émaux de son hoqueton, moirait de rouge ses cuiries, constellait ses éperons d'or, pailletait d'étincelles les mailles gamboisées de son haubert, éblouissait de sagettes de flamme son heaume à timbre plat, croisé d'un nasal de bronze serti de gemmes, Pierre de Marly, s'élançant hors du fourré, vint s'agenouiller devant Esclarmonde.

III

GUILHABERT

Le soir enténébrait les ravins formidables, les gouffres mugissants de l'Ers, les brêches denchées et bastillées de Lavelanet, le vertigineux Abès de Serrelongue, au fond

duquel dormait, vipère de fer envenimée de haines lourdes, l'armée assiégeante du Sénéchal carcassonnais.

Resplendissante, la cime de Montsalvat érigeait vers le ciel pommelé du crépuscule son castel maçonné de pourpre, billeté de barbacanes, où s'accoudaient des guerriers songeurs, des vierges rêveuses, des prélats pensifs, girouetté d'emblêmes cathares et si rose, parmi les rayons du soleil couchant, que sa muraille inexpugnable semblait fleurie d'une odorante jonchée de pêchers d'avril.

Peu à peu, la ténèbre de l'abîme escalada les combes, noya les pins funèbres et, déferlant contre le rempart, lentement déserté par les femmes, épuisa, au faîte des beffrois, le carquois doré des rayonnements et des reflets. La nuit plana aussitôt, grise et bleuâtre, autour de Montségur, où ne bougèrent bientôt plus que les piques des guetteurs et les oiseaux huants de l'ombre taciturne. .

Perelha, prince des faidits du Thabor, alluma une torche aux brasiers mourants de la tour des signaux de guerre et gagna les

souterrains tragiques dont les cryptes descendaient, escortées de cascatelles et de lagons, aux caves poissonneuses de l'Ers, aux ascétiques retraites des sylves de Bélestar, à travers les six cents coudées de rocher et d'abîmes qui faisaient à Montsalvat un piédestal hanté de mystère, habité d'horreur, animé pourtant de la vie obscure des cavernes, séculaires berceaux des ancêtres humains.

Il traversa les galeries au long desquelles s'accotaient, ensommeillés, les chevaux d'armes pyrénéens, entendit bruire avec une rumeur de ruches mystiques les alvéoles du granit où priaient les diaconesses du Paraclet et déboucha enfin en une crypte énorme, nécropole des Parfaits disparus, dont les prélats gnostiques avaient fait le sanctuaire inviolé, le suprême autel de leur croyance.

Le vieux guerrier explora du regard la caverne déserte ; puis impressionné par la résonance insolite de ses pas, il se rapprocha d'une faille bleue cloutée d'or, ouverte sur la nuit paisible.

Avidement, ses yeux cherchèrent dans la

montagne le clignotement familier d'un feu de bruyères allumé par les alliés aragonais campés sur la Bidorte et qui, rassurant signal de communion cathare et de ligue défensive, se répercutait, de cime en cime, jusqu'au pic de Nore albigeois.

Au-dessus du proscrit, dolente et endeuillée sous le ciel cendré d'azur, une vedette chantonnait le sirvente vengeur de Guilhem Figueyras, barde aquitain dont les ïambes flagellaient Rome :

Roma desleyals,
Rasits de tot mals,
Als focs infernals
Ardrets sens faillida,
Si non pessats d'alts !

« Rome déloyale, cause de tous nos maux, exprimait cette voix farouche, si tu ne te repens, tu brûleras sans faute aux feux infernaux ! »

Ramon de Perelha ne se sentit plus aussi désemparé dans le naufrage de son cœur

submergé d'ombre : la chanson de son soldat, descendue ainsi jusqu'à lui, le rassurait contre le mystère terrible de la crypte et le laissait, plus calme, songer aux étranges hallucinations de la veille.

Il avait coutume, en effet, de rencontrer, chaque soir, dans ce souterrain gardé par des sépulcres, le doyen du sacerdoce albigeois, le pontife Guilhabert de Castres. Chef spirituel de la religion de Joan, âme de la résistance et de l'Eglise cathares, quatrième évêque faidit de Toulouse, patriarche de la Consolation d'Aquitaine, le souverain prélat des Pyrénées d'Ariège vivait obscurément dans une grotte mystérieuse du Thabor, en compagnie de Bertran d'En Marti, Fils-Majeur choisi pour lui clore les yeux et recueillir de ses paumes défaillantes la crosse pastorale de Gaucelm.

Entre les tombeaux sibyllins d'Esclarmonde et de Philippa, les deux grandes prêtresses de l'Esprit, expirées le même soir de mai et ensevelies en l'effeuillement des roses du même églantier, Guilhabert et Perelha avaient,

depuis des années, tenu les fructueux conseils de guerre qui surent déjouer les efforts de dix croisades.

La surveille, pourtant, le chef guerrier était demeuré seul au rendez-vous; accoudé sur la table de bronze où gisaient, entre l'Evangile et l'Apocalypse, le crâne et le glaive de Pedro d'Aragon, généreux martyr de Muret, Ramon avait vainement espéré la venue du saint patriarche.

Or, comme il se dressait, étreint d'une brusque angoisse aux cris d'une orfraie perchée, le vol plié, au bord de l'Abès géant, il avait cru saisir, de l'autre côté du tréteau d'airain, la vague buée d'un fantôme penché sur les textes ouverts du dogme faidit.

Puis, vers l'heure où finissait, d'ordinaire, le labeur des deux vieillards, la mystérieuse lueur, grandie lentement jusqu'à la voûte, avait paru obéir à quelque attraction lointaine et glisser peu à peu vers les galeries où Perelha vit s'évanouir son sillage.

Le veille, un phénomène semblable avait inquiété le chef des proscrits cathares, ac-

couru inutilement encore dans cet oratoire de Guilhabert. Il avait alors interrogé l'évêque Alaman de Roaïx, qui savait du Fils-Majeur les plus récentes nouvelles du Patriache, et appris ainsi l'inquiétude que donnait à Bertran la prostration débile du saint aïeul.

Réduit, en effet, par la ferveur ardente de sa foi et ses austérités d'anachorète à n'être plus que l'âme éthérée d'un corps presque immatériel, il sentait s'affranchir chaque jour davantage de la terre la divinité sereine de son esprit; des extases fréquentes, suspendant le cours de son existence, l'emportaient même, radieux, partout où sa pensée allait retrouver des fidèles promis à la Sion mystique de l'Éther. Marti redoutait que ce corps assoupi, n'ayant plus, quelque soir, la force de rappeler son âme vagabonde, ne s'endormît enfin dans la rigidité glacée du trépas.

Cette nuit-ci, Perelha attendait donc les manifestations surnaturelles de l'Invisible avec le pressentiment que l'âme de son ami ne tarderait guère à le visiter pour la troisième fois.

L'espérance même de son désir lui parut avoir abrégé son attente : l'haleine errante de la nuit ayant soudainement éteint sa torche, une lueur diffuse vint flotter, en effet, sur le seuil lugubre de la crypte.

Elle éclaira le sol et la voûte de phosphorescences continues, s'approcha de la table d'airain, dont les angles polis s'allumèrent, blêmes, et s'inclina vers la Bible sainte de Joan, qu'une diaphane main de vapeur et de lumière feuilleta lentement devant Perelha immobile.

La fraîcheur des rosées nocturnes entrait par la faille béante du rocher avec la mélopée de la vedette cathare chantant la colère du barde :

Als focs infernals
Ardrets sens faillida...

L'ombre astrale parut tressaillir au murmure belliqueux de cette plainte ; flottante, elle hésita, comme assombrie de quelque rêve vengeur qui affaiblissait son rayonnement ; puis elle tenta de s'évader, doulou-

reuse, vers les galeries hautes, vers le retour au mystère quitté des cavernes. Mais le soldat de la foi johannite modulait si désespérément sa suprême tenson de haine :

Si non pessats d'alts
Roma desleyals !

que la lueur spectrale ne put se dérober à son injonction pitoyable. Sa forme opaline et mouvante vint à la fenêtre d'où tombait la voix, et ses bras vaporeux se tendirent éperdument vers l'espace. Le ciel était si pur, si doucement persuasif l'appel impérieux des astres, tant d'attirance émanait de l'infini penché vers la terre en sommeil que Ramon ouït distinctement dans les ténèbres le bruit subit d'un lien qui se rompait, corde de luth tendue à l'excès ou premier battement d'aile d'une âme libre ; majestueux, éthéré, ineffable, reflet d'aurore faible, follet des bois crépusculaires au déclin orageux des soirs de l'été, le Corps Astral quittait le sol, plus impondérable et plus subtil à mesure qu'il

se pénétrait mieux du scintillement auguste des planètes...

Des pas précipités résonnèrent, détournant vers l'entrée les regards de Ramon : Bertran d'En Marti parut, grave, solennel, hiératique, la crosse pastorale en son poing d'ascète guerrier :

— Guilhabert vient d'expirer, annonça-t-il à Perelha.

Sans surprise, le vieux guerrier, l'attirant dans l'embrasure du rocher, montra au nouveau pontife l'âme lumineuse du patriarche qui planait, affranchie enfin, sous le zénith criblé d'étoiles, vers les mers sidérales de l'immensité.

PERSONNAGES DU DRAME

RAMON-JORDAN, vicomte de Saint-Antonin.

RATBERT, chevalier du Temple.

OLIVIER DE PENNE, fils de Ramon et d'Aladaïs.

HYPALLAS, écuyer de Ramon.

PIBRAC, écuyer d'Aladaïs.

PAGAN, écuyer de Ratbert.

Un Aragonais
Un Béarnais
Un Bethmalais
} Soldats du manoir de Penne.

ALADAÏS, comtesse de Penne, épouse de Ramon.

NA HÉLIS, dame de Gourdon et de Cazenac. fiancée d'Olivier.

Johannites, Peuple aquitain et Croisés du roi de France.

Musique de scène et chœurs de Paul Vidal

Le 1er acte, est, en 1213, au château de Penne d'Albigeois.

Le 2e acte, dix ans après, dans les bois de Bélestar, au pied de Montségur (Haute Ariège ; vallée de l'Ers).

Le 3e, sur la cime de Montségur (Montsalvat) et au bord de l'Ers.

II

PREMIER ACTE

LA CROISADE

L'Aquitaine, conquise par Simon de Montfort, l'égorgeur de Béziers, de Lavaur et de Ménerba, vient d'être, pour un instant, délivrée par les Pyrénées vengeresses (1213).

Foix, le Comminges et le Béarn, à la voix de leurs comtes, accourent en armes, au cœur de la patrie opprimée. Le lion sanglant de Montfort recule devant la brebis mystique de Toulouse.

Le Midi respire, soulagé, déjà rendu, sur quelques cimes, aux calmes splendeurs d'avant la croisade, aux sécurités anciennes de ses plus prospères années.

Le rideau se lève sur la Grand'salle du Château de Penne, en Albigeois, fief de la comtesse

Aladaïs, mariée à Ramon-Jordan, vicomte de Saint-Antonin, trouvère et paladin célèbre.

A droite, l'escalier qui mène au Donjon.

Au fond, une terrasse, d'où l'on découvre le panorama des gorges de l'Aveyron et, comme un océan de verdure, les sombres et inextricables forêts de la Grésigne.

Trois vieux guerriers albigeois, — un Aragonais, un Béarnais et un Bethmalais, — s'entretiennent amicalement, sur la terrasse du manoir.

Au dehors, une rumeur de voix, un cliquetis d'armes et de chaînes interrompent la conversation des trois soldats.

L'Aragonais va se pencher sur le chemin.

L'ARAGONAIS

C'est peut-être Hypallas.

(*Il interroge des yeux les alentours et revient vers ses compagnons.*)

LE BÉARNAIS, *avec intérêt.*

Est-ce lui ?

L'ARAGONAIS, *redescendant en scène*

Pas encor.
D'ailleurs, je ne l'ai point ouï donner du cor :
vous connaissez, — car nul au castel ne s'y trompe, —
le son étrangement farouche de sa trompe ?

LE BETHMALAIS, *qui a suivi le guetteur soucieux.*

Sans doute.

LE BÉARNAIS, *après les avoir rejoints.*

Elle a souvent mugi dans nos combats :
nous l'eussions remarquée.

L'ARAGONAIS, *d'un geste inquiet, vers les futaies de la Grésigne.*

Amis, voyez, là-bas,
le menaçant aspect de l'horizon qui bouge.

LE BÉARNAIS

Un soleil écarlate issant du couchant rouge,
comme sur des ruisseaux de sang un feu grégeois.

LE BETHMALAIS

Mauvais présage !

L'ARAGONAIS, *rembruni.*

Hélas ! malheur à l'Albigeois !
La guerre n'est point près de finir !

LE BÉARNAIS

On suppose
pourtant que Montfort est en fuite.

LE BETHMALAIS, *avec conviction.*

Il se repose,
épiant un retour offensif.

LE BÉARNAIS

Ses guerriers
sont décimés.

L'ARAGONAIS

Il doit à ses aventuriers
enjoindre de rester gîtés comme des lièvres :

naguère, amis, parmi bruyères et genièvres,
j'ai vu se dérober un parti de vauriens ;
aucun d'entre eux n'était connu de nos terriens.

LE BÉARNAIS, *frappé d'un ressouvenir.*

C'est vrai.
J'observe aussi, depuis une semaine,
d'insolites passants à travers le domaine
du vicomte.

LE BETHMALAIS

J'ai vu rôder aux alentours
des bandits dont les yeux escaladaient nos tours
et nos créneaux, non sans regards de convoitise.

L'ARAGONAIS, *avec découragement.*

Puisse mon sentiment être erreur et sottise !
Mais il me semble, à moi, que jamais nul brigand
d'outre-Loire ne sut, d'un front plus arrogant,
d'un cœur plus noir, d'un œil plus faux, d'un air plus traître
que ce Ratbert, gagner l'esprit de notre maître
et ne le quitter plus, sous couleur d'amitié.

LE BÉARNAIS, *mystérieux.*

Pour moi, j'ai pénétré son secret à moitié :
je crois avoir compris qu'il aime la comtesse.

LE BETHMALAIS, *indigné.*

Infamie !

L'ARAGONAIS, *avec menace.*

Oserait-il donc à son hôtesse
parler d'amour ?

LE BÉARNAIS

Jamais ! Notre dame l'aurait
chassé !

LE BETHMALAIS

Certes !

L'ARAGONAIS, *avec émotion et respect, montrant Ramon, encore invisible, au dehors.*

Voici venir de la forêt
le héros aquitain, le généreux vicomte,
loyal guerrier, sur qui notre Toulouse compte
pour lui rendre les jours prospères d'autrefois.

LE BÉARNAIS

Et toujours ce Ratbert hypocrite !...
Tu vois

comme il étreint son bras avec sollicitude ;
Ramon le peut-il donc subir sans lassitude ?

LE BETHMALAIS

Eloignons-nous !

L'ARAGONAIS, *avant de suivre ses deux amis dans leur retraite.*

Peut-être Hypallas, comme moi
défiant, saura-t-il déterminer pourquoi,
quand je vois ce Ratbert maudit, ma main crispée
frémit sur le pommeau brutal de mon épée !...

(*Ramon-Jordan et Ratbert sont entrés, appuyés au bras l'un de l'autre et poursuivent un entretien affectueux.*)

RATBERT

Vaincu partout, Montfort, comme un fauve aux abois
fuit, sans doute, à travers les embûches des bois :
d'implacables veneurs la Forêt est peuplée,
la mort le guette, au seuil ombreux de chaque allée,
et, contre les soldats errants du roi pieux,
les sylves en rumeur se hérissent d'épieux.
La nuit, sous la futaie où s'érigent des porches
de ramures, l'on tue à la lueur des torches.

RAMON

Depuis dix ans, la guerre, abattant les donjons,
ne laisse à nos proscrits que des huttes d'ajoncs;
chaque soir, au déclin des crépuscules ternes,
s'illumine la bouche énorme des cavernes.
Là végète, à travers des asiles maudits,
la horde des vaincus, le peuple des Faidits,
épiant, dans le val tout fleuri de pervenches,
l'aurore vengeresse et rouge des revanches.

RATBERT

Je les ai rencontrés, en effet, bien souvent,
vicomte.
Vers le soir tombé, l'aile du vent
m'effleurait quelquefois de leurs dolents murmures;
et, soudain, au milieu des ronces et des mûres,
leurs chaumes apparus m'étaient hospitaliers.
J'ai séjourné chez vos mystiques chevaliers,
dont les bardes, féconds en ballades savantes,
endormaient ma fatigue aux sons de leurs sirventes.

RAMON

Désormais, si tu les rencontres par les bois,

dis-leur mon nom.

Mes vers s'accordent à leurs voix.
J'ai souffert avec eux, j'ai vécu de leur vie.
Mes stances ont chanté leur haine inassouvie.
Le châtelain de Penne étant de leurs amis,
quand, plus tard, voyageur en leur asile admis,
vers toi tu voudras voir toutes les mains se tendre,
dis seulement ces mots qu'ils sont charmés d'entendre :
— Un de mes compagnons de guerre est le baron
Ramon-Jordan, seigneur de Penne d'Aveyron.

RATBERT

Merci pour l'avenir !

RAMON

Je monte à la tourelle.
L'écuyer Hypallas s'est-il pris de querelle
avec les maraudeurs de Simon de Montfort ?
Aux confins du pays soumis au château-fort
il s'est rendu, pour nous rapporter un message
du Béarn et de Foix.

(*Ramon s'engage, soucieux, dans l'escalier du donjon.*)

Hypallas est un sage.
Pourquoi s'attarde-t-il, lui qui n'est jamais las ?

RATBERT, *demeuré seul, narquois.*

Tu guetteras longtemps le retour d'Hypallas !

(*Pagan entre, furtif, et s'approche de Ratbert, sans être aperçu de lui.*)

Je prévois que Pagan, mon complice et mon page,
a dû, l'accommodant en funeste équipage,
lui jouer, à l'écart, un tour de sa façon.

PAGAN, *avec une déférence ironique.*

Par Dieu ! je n'avais point oublié la leçon.

RATBERT

Pagan !... C'est bien.
Quelqu'un t'a-t-il vu ?

PAGAN

Mais... le Diable !
Je suis rentré par un escalier effroyable
qui doit n'être hanté que des boucs et de lui.

RATBERT

Eh bien ! pour quel jour est-ce, enfin ?

PAGAN

Pour aujourd'hui.

(*à voix basse*)

Les routiers de Simon-le-Loup campent à peine
à cinq cents pas de nous, près du hameau de Penne.
Montfort a consenti.

Vous livrez le manoir :
on passe tout au fil de l'épée et, le noir
suzerain de céans branché par vous, on compte
que vous consolerez la veuve du vicomte,
à laquelle ce double attrait aura souri
de conserver son fief et changer de mari.

RATBERT, *sèchement.*

Ta récompense ?

PAGAN

Elle est acquittée en partie :
j'ai fait, à l'Hypallas de mon antipathie,
tendre, sur le chemin, un joli traquenard.
Le cochet, cette fois, aura pris le renard !

RATBERT, *songeur.*

Que dit Simon ?

PAGAN, *tragique, parodiant le sombre capitaine.*

Gagnons au roi des citadelles
qu'on ne puisse emporter que si l'on a des ailes !
Les bois se sont émus : tout un peuple proscrit
nous y massacre, au nom du Fils et de l'Esprit.
Sur la croix du Messie exulte la Colombe ;
une rumeur parcourt la montagne et la combe :
les serfs ont déterré les heaumes anciens ;
on dit que, chevauchant pour secourir les siens,
don Pedro d'Aragon franchit les Pyrénées.

RATBERT

Le lion de Montfort méprise ces menées !
Rappelons-nous Béziers, et Ménerbe et Lavaur,
et les villes dont les bûchers fument encor !
Ce soir, page, demain, leur superbe Aquitaine
dans son sang exécré rend son âme hautaine.
Toulouse, la cité mystique de l'agneau,
Carcassonne abritant de son triple créneau
le foyer mécréant du rite qu'elle honore,
le camp de Montségur comme le camp de Nore,
Comminges et Béarn, Narbonne, Montpellier
crouleront, tels que des vieux murs sous le bélier,

et flamberont, cités de nos foudres frappées,
sous l'acier formidable et juste des épées.

PAGAN, *avec ironie.*

Par le Christ ! Monseigneur, par son divin tombeau,
l'amour qui vous anime est un démon si beau
qu'il me vient un désir d'aimer, quand je contemple
le barde qu'il a fait d'un chevalier du Temple!

RATBERT

Enfant !
La nouveauté de mon déguisement
n'a point anéanti le soldat sous l'amant,
et la cotelle des jongleurs dont je m'affuble
me pèse, comme à tout guerrier une chasuble.

(*Après un silence, livré à son exaltation passionnée.*)

Mais l'art charmeur auquel tu me sais asservir
met des larmes parfois dans tes yeux de saphir,
Aladaïs !... Mes vers font ton âme inquiète
et mes stances ont des allures de conquête.
Des lauriers du combat je suis insoucieux,
en voyant resplendir ces pleurs en tes grands yeux ;

quand par mes chants émus ta gorge se soulève,
l'archet a les vertus triomphantes du glaive.

PAGAN, *perfide.*

Son vicomte Ramon est un preux troubadour;
on célèbre ses vers des Alpes à l'Adour
et l'on dit que, terrible, au fort d'une mêlée,
son épée héroïque est une flamme ailée.

RATBERT, *songeur.*

Les grands cœurs, qu'un ardent désir de gloire mord,
ont ainsi marié l'harmonie et la mort,
et l'âme de nos temps se révèle, inquiète,
entre des cris de meurtre et des chants de poète.

(*Aladaïs entre. — Pagan, chassé par elle d'un impérieux geste, se dissimule entre deux piliers, d'où il épiera la comtesse immobile derrière Ratbert exalté.*)

Les siècles à venir pourront dire de nous :
— Ceux qui, devant la femme, ont courbé leurs genoux
et plièrent leurs voix au rythme des poèmes,
ces esclaves de leur amour, oui, ceux-là mêmes
ont tenu ferme et haut leur glaive flamboyant;
et, farouches, ayant conquis le monde, ayant

vaincu la mort, ils sont rentrés, démons étranges,
dans l'ombre, avec l'orgueil sublime des archanges.

ALADAÏS, *avec dureté.*

Et des femmes, messire, on dira :
— Dans ces temps,
lorsqu'ils s'étaient donnés, leurs cœurs furent constants.
La bonté, dont le calme auguste était en elles,
s'imposa même à leurs rancunes personnelles.
Mais, pour les puretés que leur blancheur défend,
la sainteté du culte ou celle de l'enfant
offensé dans la mère, elles furent armées
de haines qui bravaient la foudre et les framées.

RATBERT, *interdit.*

Madame !...

ALADAÏS

Vous m'avez comprise, n'est-ce pas?
Vous êtes la terreur attachée à mes pas.
En recevant ici l'hospitalité sainte,
votre amour n'eut point dû profaner cette enceinte,
ni, copiant sa fourbe aux pièges du démon,
surprendre l'amitié loyale de Ramon.

Lasse de votre audace aux cautèles furtives,
je déjouai toujours vos folles tentatives :
un soir, où vous aviez descellé mes carreaux,
j'ai fait murer la baie et doubler les barreaux.
Un autre jour, pendant les absences du comte,
de votre passion vous m'avez fait un conte
que j'oubliai, malgré le poison de ses vers.
Deux de mes serviteurs, à vos desseins pervers
s'étant laissé gagner par l'or ou l'épouvante,
j'ai renvoyé mon page et chassé ma suivante...
Mais, aujourd'hui, l'injure est plus grave : Pagan,
votre élève, a glissé, ce matin, dans mon gant,
jusque sur les autels de mon saint oratoire,

(*Elle jette un parchemin aux pieds de Ratbert courroucé.*)

cette lettre, dont la perfidie est trop noire.
J'ai juré, pour punir l'outrage au Paraclet,
de chasser aussitôt le maître et le valet.

RATBERT, *avec fureur.*

Madame !

ALADAÏS, *dont le geste hautain outrage le Templier.*

Et je tiens mon serment !

RATBERT

Ah!... prenez garde!

ALADAÏS

Je vous méprise : Dieu reste ma sauvegarde.

RATBERT

Le vicomte?...

ALADAÏS, *sur les degrés*.

De moi seule j'ai pris conseil.
Soyez partis avant le coucher du soleil!...

(*Elle sort par l'escalier des tourelles. Pagan reparaît.*)

PAGAN

Elle a fort bien prêché.

RATBERT

Maladroit!

PAGAN

C'est vous-même,

messire !

Vous juriez : — Il faudra qu'elle m'aime !
De ces femmes de bois les scrupules sont tels
que nul ne sait à quoi leur servent les autels.
Elles n'ont point, ainsi qu'en notre cour de France,
à déguiser leurs mœurs d'une austère apparence,
ni, sous un front pieux, aux extases offert,
à faire s'attiser les flammes de l'Enfer.
Au diable la vertu !

J'aime mieux ces ribaudes
picardes, que l'on voit fleurir, par les nuits chaudes,
et qui, le rire large et le geste grossier,
boivent le vin de l'Aude en nos casques d'acier !

RATBERT

Oh ! je me vengerai !... Mais comment ?

PAGAN

C'est facile :
les forêts d'alentour, messire, sont l'asile
des soldats de Montfort.

RATBERT

Peux-tu les retrouver ?

PAGAN

Au bord de l'Aveyron, où viennent s'abreuver
leurs chevaux, je connais les cavernes secrètes
qui leur servent de corps de garde et de retraites.

RATBERT

Viens ! conduis-moi vers eux.
Femme au cœur de granit,
voici tomber le soir où ton bonheur finit,
où je verrai des pleurs de sang dans ton œil cave,
où je saccagerai ton cœur !

PAGAN

Et moi, ta cave !

RATBERT

Quand mes larmes de joie insulteront tes pleurs,
ton fier dédain sera vengé par tes malheurs !

(*Sortie de Ratbert furieux.*)

PAGAN, *sur un ton de tragédie comique.*

O spectacle nouveau, puissé-je te survivre

pour hurler :

— Le guerrier songe, l'enfant est ivre !
L'un pleure et l'autre a bu, — contraste singulier ! —
le Templier comme un page, et moi comme un Templier !

(*Sortie de Pagan dans un éclat de rire.*
L'apaisement du soir règne sur le théâtre.
Rentrée d'Aladaïs et de Ramon. — Aux bras l'un de l'autre, ils descendent avec lenteur les degrés de l'escalier des tours.)

RAMON

La nuit vient.
Le soleil à mourir se résigne
et rougeoie à travers les pins de la Grésigne.
Les jours passés, la fuite impassible des ans
n'ont rien mêlé d'amer à nos cultes présents ;
mais, comme aux soirs anciens de la prime tendresse,
nos cœurs battent d'amour nouvel, ô ma maîtresse !

ALADAÏS

Je m'attriste. Et je suis heureuse, cependant.
Douze ans sont écoulés, depuis que, l'œil ardent,
tombant à mes genoux pour un aveu suprême,
tu me dis, d'une voix tremblante :
— Je vous aime !

Or, depuis cet instant, le Temps s'est arrêté
sur l'orbe immense et pur de ma félicité,
car, dans l'enivrement des semaines meilleures,
les saisons et les jours passaient comme des heures.
Nous nous aimions ; c'était notre seul univers
et tout était riant pour nous.
Mais les revers
qui se sont abattus sur nos cités en flammes
ont, sans les désunir, séparé nos deux âmes.
Toi, vicomte, soldat de Dieu, que nul effroi
n'effleure, hérissant de fer ton palefroi,
tu partis, lance au poing et l'épée à l'aisselle,
et ta lyre guerrière à l'arçon de la selle.
Tes faits d'armes récents, que l'on m'a rapportés,
égalent les exploits que ton luth a chantés,
de sorte qu'oubliant les deuils de la défaite,
je suis fière de mon guerrier, ô mon poète !
Moi, délaissant le vain orgueil de t'envier,
j'élevais, cependant, notre fils Olivier,
et j'ai, — cette espérance est douce comme un baume, —
dans ce cœur d'un enfant pétri l'âme d'un homme.

RAMON, *tendre.*

Aladaïs !

ALADAÏS

J'ai fait davantage : — le soir,

aux bords de l'Aveyron grondant j'allais m'asseoir.
Là, nous disions Saint-Jean et ses bons Evangiles
aux vassales de la contrée, âmes fragiles.
Et de tout le pays le divin hosanna
s'exhalait, allégeant les cœurs.
Escarona
de Rabastens, ainsi qu'Obisca de Caussade
descendaient comme moi de leur castel maussade.

RAMON

J'ai vu ton peuple aimé de recluses, d'enfants,
me saluer, aux airs des psaumes triomphants,
lorsque je revenais des guerres odieuses ;
par les sentiers, laurés des ramures d'yeuses,
il accourait avec des palmes dans les mains ;
et c'était, à travers les bois et les chemins,
comme un murmure immense émané de ton âme,
car ces clameurs en moi répandaient leur cinname :
— Gloire à Ramon-Jordan, époux d'Aladaïs !
Olivier, l'ange blond du castel, est son fils...
Mes regards, au cher nom de notre petit ange,
se voilaient et mon cœur vibrait de ta louange.

O sainte et noble femme, aujourd'hui que la paix
rend leur recueillement à nos donjons épais,

aujourd'hui que le sol aimé de la patrie
retrouve sa vigueur par les guerres meurtrie,
je viens, à tes genoux, ressaisir mon bonheur,
en murmurant :

— Voici le calme dans l'honneur
et les justes repos après les labeurs rudes.
Entends monter vers nous la voix des solitudes
et des gouffres en fleurs où mugit l'Aveyron.
Dans tes mobiles yeux mes yeux les reverront,
ces lueurs, ces splendeurs, ces flammes et ces ombres
où ton âme éclatait jadis en rayons sombres
qui, pareils aux éclairs se foudroyant entre eux,
me courbaient à tes pieds d'enfant, poète heureux.

ALADAÏS

J'ai souffert comme toi. J'ai lutté sans une heure
de trève. Maintenant, tremblante, si je pleure,
entre tes bras berceurs et forts, ô mon amant,
c'est que je redeviens femme et que, m'endormant
sur le sein généreux où bat ton cœur farouche,
j'étanche mes douleurs aux baisers de ta bouche.

(*Nouant ses bras autour de la tête de Ramon.*)

Une paix grandiose et douce rentre en moi.
Je sens jusques à Dieu s'exalter mon émoi.

Fier époux, héros cher des combats redoutables,
écoute nos agneaux bêler dans les étables
et le roucoulement des colombes d'amour
saluer le déclin magnifique du jour.
Vers les nuits d'autrefois ma mémoire recule
et le recueillement pensif du crépuscule
pénètre dans mon âme où plus rien n'est amer,
comme un fleuve puissant et calme dans la mer.

RAMON

Grâce à Dieu, la conquête inique et violente
regagne les chemins de la déroute lente.
Les épis vont mûrir aux sillons aquitains ;
et nous, fiers descendants des poètes latins,
imposant aux vaincus le culte des vieux maîtres,
nous fixerons le verbe aux stances de nos mètres ;
plus tard, dans le respect des siècles à venir,
restés vivants et forts au sein du souvenir,
nous participerons par la langue fondée
au resplendissement limpide de l'Idée.

ALADAÏS

Nous ne nous quitterons jamais. J'ai trop longtemps
souffert de ton absence. En des chagrins constants,

d'avance j'expiai le bonheur d'être tienne.
Dorénavant, le ciel permet que je retienne
sur mon cœur cette part des seuls bonheurs humains
qui fasse pressentir l'ère des lendemains,
où notre âme, empruntant leurs ailes aux mésanges,
planera dans l'azur conquis avec les anges.
Dieu, qui t'a ramené, te garde sous mon toit!
Et maintenant, tout est parfait : je suis à toi.

(*Aladaïs s'abandonne aux bras de Ramon. — Tout-à-coup, rumeurs, bruits d'armes, tumulte aux portes.*
Pibrac est arrivé sur la scène assombrie.)

RAMON

Hypallas serait-il rentré?
Pibrac!

PIBRAC

Messire,
je reviens seul.

RAMON

Pourquoi?

(*Pibrac hésite à s'expliquer devant la comtesse.*)

ALADAÏS

Parle. Je le désire.

PIBRAC

Hypallas m'a quitté, pour courir en secret
les cavernes et les taillis de la forêt,
où nos amis, depuis hier, ont vu des bandes
suspectes se former aux lisières des landes.

ALADAÏS

(*à part*).

Ce Ratbert n'est plus là... J'ai peur.

PIBRAC

J'apporte encor
la nouvelle...

(*Sons de trompes lointaines, auxquelles répondent de plus indistinctes encore.*)

ALADAÏS

Écoutez !

RAMON, *après avoir observé l'horizon et prêté l'oreille.*

Najac sonne du cor,
Pibrac. Que signifie?...

ALADAÏS

O mon Dieu!

PIBRAC

L'on appelle
les vassaux du manoir voisin à la chapelle :
là s'arment les guerriers faidits qui vont partir.

ALADAÏS

Partir!

PIBRAC

Simon revient dans le pays martyr.
Autour du roi Pedro d'Aragon, dont les tentes
sont aux champs de Muret, nos troupes haletantes
accourent pour livrer le suprême combat.

ALADAÏS

Hélas !

RAMON

C'est le dernier orage qui s'abat
sur la patrie en deuil. Le devoir me réclame,
Aladaïs !

ALADAÏS, *virile.*

Pibrac, déployez l'oriflamme
de Penne sur les tours extrêmes du manoir.
Allumez de grands feux, pour qu'on puisse les voir
de toute la comté valeureuse.
A ce signe,
accourront aussitôt les fils de la Grésigne.
C'est moi, dame de la contrée, au nom de Dieu,
qui convoque tous mes fidèles en ce lieu.

(*Pibrac sort.*
La scène s'emplit d'animation. Des groupes de guerriers, chargés d'armes, traversent le fond du théâtre.)

Pour toi, comte Ramon-Jordan, mon gentilhomme,
sur l'armure de fer je lacerai ton heaume
et mon cœur te suivra vers les prés aquitains.

RAMON

Grande âme !

ALADAÏS

Mais j'entends des tumultes lointains.

RAMON

C'est le cor d'Hypallas !... Serait-il en détresse ?

(*Anxieux, vers Aladaïs.*)

Ordonne. Que faut-il tenter, ô ma maîtresse ?

ALADAÏS

Le ciel est lourd. La nuit arrive avec lenteur.
Viens !... Courons au secours du noble serviteur,
l'écuyer courageux et cher, l'ami d'enfance !

RAMON, *avec orgueil.*

J'irai seul...
Tu mettras le castel en défense.

Colombe, garde nous l'aire de l'épervier,
nid tragique et charmant où dort notre Olivier.

(*Il sort pour s'armer.*

Demeurée seule, la comtesse est en proie à une effrayante hallucination.)

ALADAÏS

Je ne sais quoi, dans l'air émané de la plaine,
monte et grossit le flot dont ma pensée est pleine.
Sous un pressentiment qui tombe du ciel noir,
je me sens, — arrachée à l'antique manoir, —
redescendre vers mes campagnes dévastées
au milieu de la tourbe impure des athées.
Et là, sous la nuit sombre et sinistre, parmi
les tués, peuple inerte en sa haine endormi,
sous les pins effrayants et noirs dont l'ombre bouge,
je vois fumer un coin du sol humide et rouge.
Là, qui donc a lutté, quel paladin puissant,
capable de coucher tous ces morts dans son sang
et de faire, en tombant au milieu des cépées,
s'amonceler ainsi tant de têtes coupées ?...
Hypallas, est-ce toi ?
Ramon, ô mon époux,
est-ce toi qui seras ce pourvoyeur des loups !
Horreur !

(*Pibrac rentre : un reflet d'incendie tombe des terrasses supérieures où brûlent les signaux de feu.*)

PIBRAC

Puissante dame, une clameur immense
du val et des bosquets enténébrés commence
à monter. Nos amis se rendent à vos vœux
et leurs torches déjà cheminent vers nos feux.

(*Aladaïs se penche sur la forêt ponctuée de lueurs mouvantes.*)

ALADAÏS

Spectacle grandiose ! Accourez, Johannites !
Disputez notre sol aux rois Madianites !

(redescendue en scène.)

Ramon-Jordan sera ton Gédéon vainqueur,
Aquitaine, pays digne de son grand cœur,
car la lueur qui veille en ces lampes d'argile
n'est pas une lumière inconstante et fragile.
Elle est la flamme d'or émanant de l'Esprit ;
elle est le Paraclet divin que Jean surprit
au cœur prestigieux du Rédempteur du monde.
Elle est la foi que rien n'émeut, la moisson blonde
de splendeur et d'amour, de paix et de vertu,
la consolation du vieux monde abattu

par qui va refleurir, comme aux buissons les roses,
l'amour divin, au sein des univers moroses.

(*Ramon est rentré, équipé, à la tête des soldats et des vassaux de Penne. Aladaïs lace son casque.*)

RAMON

Mon fils dormait.
J'ai pris, sur son front ingénu,
dans un tendre baiser, le dictame inconnu
qui sait rendre mon bras plus sûr, mon cœur plus grave,
plus dédaigné l'émoi des périls que je brave.
Mais toi, sa mère, écoute, amante aux sombres yeux,
mes paroles.
Soumise à mes désirs pieux,
garde-moi le trésor de tes tendresses sûres,
baume prompt à guérir mon âme des blessures
que le sort du pays nous inflige parfois.
Et si, bientôt, aux jours de bataille, je dois,
digne de ta douleur comme de ton éloge,
accroître de mon nom notre martyrologe
et rentrer tout sanglant dans la Cité de Dieu,
songe que mon corps seul tombera sous l'épieu.

(*Aladaïs pleure.*)

Pibrac jusqu'à la mort défendra de l'injure
la comtesse de Penne et son fils.

PIBRAC

Je le jure.

RAMON, *dénouant l'étreinte d'Aladaïs.*

A moi, les miens !

(*Aux vassaux de la comtesse.*)

Et vous, mes frères, à genoux !
Nous sommes dans la main de Dieu.

(*Avant de sortir, tandis qu'Aladaïs lui tend les bras pour l'adieu dernier.*)

Priez pour nous !

(*Il sort, suivi des siens.*

La comtesse traverse la foule agenouillée et se dresse, grandie et mystique, devant l'autel Johannite, — à gauche, au premier plan.)

ALADAÏS, *en prières.*

Divin Consolateur de l'âme qui s'afflige,
escorte, par les bois, Ramon, ton homme-lige.

Détourne Lucibel de ses pas valeureux.
Par le vol essoré de ta douce Colombe,
que notre hymne te soit porté, pour que la tombe
soit épargnée à la jeunesse de nos preux !

Dans l'Ether, constellé d'archipels de lumière,
plane ma voix, de tes louanges coutumière;
les vautours dévorants sur nous sont abattus;
mais, plus haut que le ciel, plus grand que nos désastres,
purifié de mieux en mieux, d'astres en astres,
s'exalte le sublime élan de nos vertus.

Et toi, l'apôtre blond du mystique Evangile,
père du seul amour qui n'ait rien de fragile,
fils de Zébadia, Joan-le-bien-Aimé,
les enfants de ton cœur que leur douleur obsède
t'implorent. Pour les Purs opprimés intercède
auprès de l'Esprit-Saint par ta voix proclamé.

Fais que le Fils de Dieu nous donne la victoire,
que notre sang nous soit un titre méritoire
au surhumain espoir de monter jusqu'à lui,
et qu'attirant aux cieux profonds nos cœurs honnêtes,
il nous laisse habiter la splendeur des planètes,
où l'aube de son règne ineffable aura lui...

(*La veilleuse de l'autel s'éteint brusquement. La foule, terrifiée, se relève.*)

PIBRAC, *à Aladaïs en extase.*

Madame, un souffle errant au sein de l'Invisible
vient d'éteindre le saint flambeau.
Signe terrible !

ALADAÏS, *glacée.*

Pibrac, rallume la veilleuse de l'autel.

(*à part, tandis que l'écuyer obéit.*)

J'ai senti tout mon cœur frémir d'un froid mortel.

PIBRAC

Une terreur descend de ce ciel sans étoiles :
Lucibel a caché les astres sous des voiles.
L'affreuse nuit !

(*La veilleuse s'éteint encore.*)

ALADAÏS, *avec effroi.*

Prions !

PIBRAC

Une âme est aux abois.

ALADAÏS

Rallume la veilleuse une seconde fois,
Pibrac.

PIBRAC

La mort est là, dont les ailes funèbres
et noires ont battu deux fois dans les ténèbres.

(*Rallumée par Pibrac, la veilleuse s'éteint pour la troisième fois.*)

ALADAÏS, *dans un grand cri.*

Veuve!

PIBRAC, *la soutenant.*

Hélas!

(*Tumulte au dehors.*

Une lueur de torches grandit au fond du théâtre.)

Secourez la comtesse! — Je cours

surveiller les taillis suspects des alentours.
Mais que vois-je ?

(Entrée d'Hypallas, soutenu par les gardiens des portes.)

Hypallas !... blessé !

HYPALLAS, *dominant ses souffrances.*

Fermez les portes !
Ils sont là... je me suis échappé. — Leurs cohortes
se glissent dans la nuit épaisse... Gardez-vous !

(*Les soldats obéissent à l'écuyer blessé.*)

ALADAÏS, *à Hypallas, avec un effrayant calme.*

Le père d'Olivier ?. mon amant ?.. mon époux ?...

HYPALLAS

Il est plus près de Dieu que nous.
J'ai vu le traître
Ratbert...

ALADAÏS

Ratbert !

HYPALLAS

frapper de sa dague mon maître
venu pour me sauver lui-même de leurs mains.
Blessé, traqué par eux de chemins en chemins,
je me suis échappé, pour mourir...

ALADAÏS, *impérieuse.*

Tu vas vivre,
je le veux. Jure-moi, jure sur le Saint-Livre
de Joan...

(*Elle tire un missel de son aumônière*).

jure-moi d'ensevelir Ramon,
ensuite, de venger sa mort sur ce démon !

(*Hypallas jure. — Aladaïs va se pencher sur la forêt.*)

C'est bien.
Ramon, Ramon-Jordan !...
Comme je souffre !
D'où vient cette attirance invincible du gouffre ?

HYPALLAS

Il faut vivre pour votre enfant !

ALADAÏS

Mon Olivier!
De l'austère devoir je ne puis dévier,
Hypallas, et je sais que mon martyr sublime
me défend la pensée ardente d'un tel crime.
La mère survivra seule. Sans un remord
j'immole en moi l'épouse et la voue à la mort.
Sous les derniers soupirs de l'amante orgueilleuse,
trois fois a, sur l'autel, vacillé la veilleuse.
La maîtresse et l'amant ont disparu. Ratbert
a transpercé deux cœurs sous le même haubert.

HYPALLAS

L'avenir est à vous.

ALADAÏS

L'avenir!... que m'importe!
La veuve d'un tel mort est une femme morte.

(*A ses serviteurs.*)

Sur-le-champ, rassemblez ici tous nos amis,
je veux leur dire mes adieux.

(*Hypallas perd connaisasnce. Aladaïs est seule, avec les soldats qui soignent l'écuyer. Elle prie.*)

Qu'il soit permis,
mon Dieu, que la farouche et lamentable veuve
supporte la douleur atroce de l'épreuve
jusqu'au seuil de l'exil redoutable et pieux,
où mon deuil tarira les larmes de mes yeux !

(*La scène s'emplit de femmes et d'enfants albigeois. — Les hommes, retenus aux murailles par l'assaut de Ratbert, reparaîtront peu à peu, par petits groupes.*)

Venez à moi, venez, les enfants et les femmes,
et les veuves des morts sur les bûchers infâmes.
Venez. Regardons-nous pour la dernière fois.
La Paraclet divin vous parle par ma voix.
Sanctifiée, au feu dévorant des tortures,
je prêche votre verbe, ô Saintes Écritures !
Prêtresse, n'ayant plus ici que mon enfant
à chérir, je le voue au culte triomphant
de l'Esprit et, quittant cette vie éphémère,
en même temps qu'un fils j'y consacre une mère.

PIBRAC, *rentré sur les derniers mots.*

Quel est votre projet, comtesse ?

ALADAÏS

Montségur
aux cathares proscrits offre un asile sûr.
Là, nos âmes, de toute angoisse dénuées,
planeront dans la paix sereine des nuées
et sauront achever l'œuvre des nobles fois
dans les manoirs altiers d'Esclarmonde de Foix.
— Sur le Thabor, debout au-dessus des désastres,
j'irai, devant l'autel de Guilhabert de Castres,
prendre la bure sainte et jurer à genoux
que nul homme vivant ne sera mon époux.
Aladaïs de Penne est morte : son nom même
disparaîtra, demain, comme, dans la nuit blême,
la feuille d'un roseau qu'aurait brisé le vent.
Et toi, cher peuple, en proie au destin décevant,
pour lequel Hypallas gardera cet asile,
incline-toi devant ta dame qui s'exile !

(*Elle vient à Hypallas, que ses amis rappellent à la vie.*)

Hypallas !

HYPALLAS, *très faible.*

Qui m'appelle ?...
O comtesse ! ô malheur !

ALADAÏS

Tu m'as promis de vivre.
Ecoute... Ma douleur
m'étreint et fait en moi s'exalter mon délire.
Hypallas, je n'ai plus que quelques mots à dire.
Veille sur le château de Penne. C'est le nid
inaccessible et sûr, où mon peuple banni
affrontera toujours la Croisade hautaine.
Je le fie à ta garde, ô vaillant capitaine.

(*Tirant l'épée d'Hypallas et l'étendant sur lui.*)

Au nom sanctifié du vicomte qui dort,
je te fais chevalier. Chausse l'éperon d'or.
Courbe-toi, guerrier noble et mâle, sous l'épée
que le sang des soldats barbares a trempée.
Au nom de l'Esprit-Saint, au nom du Dieu vainqueur,
je rehausse ta caste au niveau de ton cœur,
et t'anoblis, devant Ramon qui nous regarde,
par ce glaive rougi dont je baise la garde.

HYPALLAS

Mais vous, Madame! Vous?

ALADAÏS

Moi, chevalier, je pars,

abritant Olivier dans mes cheveux épars.

HYPALLAS

Quelle escorte ?...

ALADAÏS

Pibrac, ton frère, m'accompagne.

HYPALLAS

Les routiers de Montfort occupent la campagne !

PIBRAC

Ils ont fui, ces maudits sectaires de l'Enfer.
Assaillis, sous nos murs, d'une grêle de fer,
ils auront regagné les forêts de la plaine.

ALADAÏS

Vous tous, adieu !
Priez pour votre châtelaine.

(*Elle se dirige lentement vers le fond.*)

Je sens s'amonceler en moi, comme des flots,
le tumulte grondant et proche des sanglots.

Mes amis, qui pleurez sur votre suzeraine,
enviez-la.
Pleurez plutôt sur l'Aquitaine,
sur le pays en proie aux bandes de Montfort.
Plus fortunés que vous, les hôtes de la mort
contemplent le Seigneur. Je vais, sans épouvante,
dans son culte immortel m'ensevelir, vivante !

(*Elle sort. Tous l'accompagnent en levant vers le ciel leurs bras désespérés...*

Hypallas est demeuré seul, avec les trois soldats du début de l'acte qui le soutiennent.)

HYPALLAS

Il faut vivre...
Je l'ai juré !... Soutenez-moi !
Grand Dieu ! quelle faiblesse !...
Oh ! je meurs et j'ai froid !
Mon maître !... J'ai promis de trouver le vicomte
et de le sceller au tombeau. Sa veuve y compte.
— Plus jamais, sous les murs orgueilleux du castel,
de son cor guerroyeur je n'entendrai l'appel,
les trois sons familiers et mon nom à voix haute !

(*Très faible, un son de cor, dans la campagne.*)

Écoutez !...

Il me semble ouïr, vers la mi-côte...

L'ARAGONAIS, *tristement.*

Rien, messire !

HYPALLAS

C'était un rêve !... Infortuné !
ma faiblesse trahit mon cœur halluciné...
L'olifant de Ramon est muet et sa lèvre
jamais ne redira mon nom !...
Maudite fièvre !

(*Un nouvel appel de cor, plaintif, mais plus rapproché.*)

Encore !...

Descendez, amis !... Courez donc voir !

LE BÉARNAIS, *apitoyé, à ses deux compagnons.*

Faisons ce qu'il nous dit, frères !

LE BETHMALAIS

Quel fol espoir !

(*Les trois Albigeois s'éloignent, incrédules.*)

HYPALLAS

Atroce illusion !
J'ai vu tomber mon maître.
Mais s'il était encor vivant !... blessé peut-être !

(*avec effort.*)

Je veux marcher !...
Il faut que je marche !
Debout !
Mon oreille s'emplit de clameurs. Mon sang bout...

(*Troisième son du cor, très proche, mais sans vigueur.*)

Cette fois !... je me sens en proie à la folie :
c'est de son olifant la clameur affaiblie !

(*Les soldats rentrent. Hypallas les interroge avidement.*)

Eh bien ?...

(*Les soldats secouent la tête, découragés.*)

L'ARAGONAIS

La nuit est noire.

HYPALLAS

Et le vicomte ?

LE BÉARNAIS

Hélas !

(*Hypallas se rasseoit, accablé.*)

LA VOIX DE RAMON, *faible, au pied des murailles.*

A moi !

HYPALLAS, *se redressant.*

L'entendez-vous ?

LA VOIX DE RAMON, *lamentable.*

Hypallas !

(*L'écuyer s'élance au dehors avec des gestes de joie et de folie. Les trois Johannites, terrifiés, demeurent en scène. La voix de Ramon s'exhale une dernière fois, expirante.*)

Hypallas !...

(*Les trois hommes s'enfuient. Le rideau se ferme.*)

DEUXIÈME ACTE

III

DEUXIÈME ACTE

AURIMONDE

Une clairière dans la forêt de Bélestar, au pied de Montségur (Haute Ariège).

Dans le fond, à gauche, un autel monolithe surmonté de la Colombe johannite. A travers les pins centenaires, dans les nuées, le Thabor, avec la citadelle cathare (Montsalvat).

Au premier plan, un sentier bordé de haies touffues. A droite, sur un tertre de gazon, dans le chemin même, Hypallas et Ramon-Jordan, armés en guerre, se sont assis, exténués de fatigue.

RAMON

Dans les sentiers fleuris, par les routes damnées
des causses, nous avons cheminé dix années,
Hypallas.
Nous avons été les redresseurs
des torts inexpiés, contre les oppresseurs ;
et jamais, à travers le bruit des épopées
qu'érigèrent nos bras vengeurs à coups d'épées,
la rumeur incertaine et plaintive des vents
ne m'a dit :
— La comtesse et ton fils sont vivants.....
Ils sont morts :
deux grands cœurs qu'un tel exil rassemble,
puisqu'on n'en parle pas, ont dû périr ensemble...
Ton silence a pour toi répondu, chevalier !

HYPALLAS, *songeur*.

Dix ans sans retrouver leurs pas !... C'est singulier.
Nous avons exploré la montagne et la plaine,
les gouffres de Ninouvre et de la Magdalène,
les ermitages les plus mornes des faidits
vivant à la façon des ours et des bandits ;
malgré sa renommée et l'éclat de sa race,
la noble Aladaïs n'a laissé nulle trace.

RAMON

La nuit s'est faite, aussi soudaine qu' un éclair.

HYPALLAS

Qu'avez-vous résolu ?

RAMON

Vois-tu, dans le ciel clair,
se dresser, à travers la sylve centenaire,
ce pic, plus haut que les domaines du tonnerre?

HYPALLAS

Je le vois.
Un donjon et des murs crénelés
le couronnent. Quels sont les archanges ailés
dont l'orgueil surhumain a voulu, sans démence,
de ce tortil géant ceindre le roc immense ?
Ramon, où sommes-nous?

RAMON

Devant notre tombeau

(*Désignant Montségur, avec la ferveur ardente de la foi.*)

Le monde a les regards fixés sur ce flambeau.
Montsalvat ! Montsalvat ! cime ardue et sacrée,
dont jamais ennemi n'a profané l'entrée,
Thabor du Paraclet, citadelle d'azur,
je te salue, ô pur et puissant Montségur !

(*Exalté, le geste épique.*)

Trente-cinq ans, le flot des Croisades sans nombre
est venu se briser contre ta base sombre.
Béziers s'est allumé comme un flambeau géant ;
les bûchers, érigés du Rhône à l'Océan,
aux cendres des enfants mêlant celles des pères,
font hurler à la mort les loups en leurs repaires.
Narbonne, Cabaret, Termes, l'antique Alby
se courbent, dans leur sang, sous le glaive subi ;
démantelé, Lavaur est l'ossuaire où rôde
l'âme hurlante et sans sépulcre de Giraude.
Gaillac et Montégut, Lagarde, Puicelsi
devant Montfort-le-Loup se soumettent.
Ainsi,
l'Aquitaine, sous les désastres abattue,
se livre à la merci du fléau qui la tue

et, pareille à Roland-le-Preux, marquis d'Armor,
s'ensevelit dans les triomphes de la mort.

Mais, de cet océan de forfaits et de crimes,
émergent trois sommets farouches et sublimes :
Hautpoul, le pic royal qui domine les monts
de Nore et du Castrais et dont nous acclamons
les six coqs noirs, qui sont l'héraldique symbole
de la patrie antique et fière, — de la Gaule ;
puis Penne d'Albigeois, que plus ne reverront
nos yeux, sur la falaise âpre de l'Aveyron,
le fief d'Aladaïs, qui porte avec tristesse
dans les nuages noirs le deuil de la Comtesse,
d'où la mère et le fils, à l'exil incertain,
jadis, ont confié le soin de leur destin.

(*Montrant la cime de Montsalvat.*)

Enfin, c'est le Donjon de Dieu, la citadelle
d'Esclarmonde de Foix et Ramon de Pérelle,
dont l'origine, au long des âges surhumains,
remonte obscurément des Mores aux Romains
et, dans l'éther sublime où vont les gypaètes,
fait planer les pieux tensons de nos poètes.

Nous sommes dans les bois de Bélestar. Tu vois
l'autel où, dans les temps reculés, à la voix

des druides et des Vellédas prophétiques,
fuma le sang païen des victimes celtiques.
Courbons-nous, Hypallas, sous les sapins géants :
ils revoient, à l'abri des fauves mécréants,
après six siècles, purs de misère et de haine,
s'insurger les enfants proscrits de l'Aquitaine
et mugir l'olifant d'alarme, dont les sons
agitent leurs rameaux antiques de frissons.
Montsalvat, le dernier asile johannite,
aux suprêmes combats, Hypallas, nous invite :
par Hugues des Arcis le Thabor assiégé
doit être délivré, reconquis ou vengé ;
notre glaive pesant est à nos frères d'armes
et notre cœur, usé de soucis et d'alarmes,
retrouve sa jeunesse en défendant sa foi.
Nous sommes arrivés au port : rappelle-toi
que le ciel nous a dit, par d'infaillibles signes :
— Vos maux seront finis entre ces murs insignes
où la paix descendra, comme un baume puissant,
dans votre âme, brûlée au feu de votre sang.

Et nous sommes venus. Avant la nuit prochaine,
le donjon, sous lequel l'orage se déchaîne,
ouvrira devant nous ses poternes de fer.
Nous dirons les malheurs dont nous avons souffert,
pour que, par sa vertu célèbre dans le monde,

nous apaise en priant la sublime AURIMONDE,
grande diaconesse, âme de Montségur,
dont les yeux ont, dit-on, la couleur du ciel pur.

HYPALLAS, *pensif.*

Aurimonde !...
Ce nom vénéré m'épouvante :
Aurimonde pourra nous dire :
— Elle est vivante !
puisqu'elle prophétise et que son cœur, — devin
pieux, — reçoit d'en haut ce pouvoir tout divin.
Montségur !...
C'est le nom qu'avait dit la comtesse,
en quittant le manoir aveyronnais !... Etait-ce
l'asile vers lequel elle s'en allait ?... Oui !...
Mais peut-être ai-je mal compris : évanoui,
défaillant, au milieu des serfs du camp de Penne,
je n'entendais plus rien !... Je me souviens à peine !

RAMON

Hélas !
Elle n'a pas atteint le pic altier,
puisque son nom illustre a péri tout entier.
Mais nous la vengerons par la dague et le glaive.
En faveur de nos preux l'Aragon se soulève ;

les cavernes de la Bidorte sont les camps
où le verbe aquitain des diacres éloquents
arme tous les proscrits et, par des ponts de neige,
amène ceux qui vont faire lever le siège
et briser. — fier exploit à leur vaillance offert, —
aux pieds de Montsalvat cette étreinte de fer.
Alors, après le deuil, après les délivrances,
au-dessus de l'autel nous suspendrons nos lances
et nous vivrons ici nos derniers jours humains,
dans l'attente des doux et calmes lendemains,
qui verseront, sur nos cercueils d'anachorètes,
les prières des morts, en syllabes discrètes,
les larmes des enfants, pures comme le jour,
et les vertus qui font, dans ce divin séjour,
germer, par l'Evangile aux ineffables proses,
comme une floraison de glaïeuls et de roses.

(*Brusquement, vers la vallée.*)

Mais qui vient là ?...

HYPALLAS, *très ému.*

Grand Dieu !

RAMON

Quel émoi, Hypallas !

HYPALLAS

Le passé radieux obsède mon cœur las,
évoquant tout-à-coup la vaine ressemblance
de visages lointains.

RAMON

Le couple qui s'avance,
enlacé, m'intéresse et mon sang a battu
plus fort, sous le haubert dont je suis revêtu.
O nobles jeunes gens, aimez-vous !... L'infortune
viendra toujours trop tôt pour vous, inopportune,
et le deuil voilera de crêpes la beauté
qui luit en vous, comme un soleil au ciel d'été.

HYPALLAS

Ce robuste jeune homme est beau comme un archange.

RAMON

Olivier aurait eu son âge !
Quel étrange
penser m'étreint !... Vivant, il lui ressemblerait.

HYPALLAS

Les voici dans l'étroit sentier de la forêt
Nous leur demanderons...

RAMON, *vivement.*

Non pas!

(Entrée d'Olivier et de Na Hélis, les mains unies.)

Cachons-nous vite!
et que cet abri vert et touffu leur évite
l'aspect des deux hiboux que nous serions pour eux.
Laissons ces purs enfants s'aimer.
Ils sont heureux.

(Les deux guerriers se dissimulent derrière la haie du sentier.)

OLIVIER

Cette nuit, nous avons combattu sur la cime,
et mon ami Guilhem de l'Ile est la victime
dont ma mère et vos sœurs pleurent déjà la mort.
Mais son trépas fut noble et j'envie un tel sort.

NA HÉLIS

Dites-moi cette fin, mon ami.
L'ombre est douce.
Soyons assis, tous deux, sur ce tertre de mousse.
Je bercerai mon rêve aux sons de votre voix
et nous retrouverons nos heures d'autrefois.

(Les jeunes amants s'assoient devant Ramon et Hypallas, dissimulés par le feuillage.)

OLIVIER

C'est au pied de la tour roulante, où ma sortie
a tenté de porter la hache et l'incendie
que Guilhem est tombé, sanglant.
— Emporte-moi
chez ma mère, où je veux confesser notre foi !
m'a-t-il dit.
Je l'ai pris dans mes bras. Sur la crête,
les nôtres, en héros, ont couvert ma retraite
et nous l'avons, selon son désir obsesseur,
mis aux mains de ma mère et d'India, sa sœur.
Son âme, s'exhalant en un soupir farouche,
est remontée à Dieu vers l'aurore. Sa couche
sous les rameaux en fleurs disparaît, par les soins
des dames et des saints patriarches, témoins

accoutumés de ces trépas subits et calmes,
qui ceignent nos héros de lauriers et de palmes.
Sa mère, Francesca, près de la jeune sœur,
veille son fils, au bruit d'un cantique berceur.
Alpaïs de Rabat et Corba de Pérelle,
Esclarmonde et Faïs, à genoux autour d'elle,
pleurent pieusement sur mon ami défunt ;
leur présence est à Dieu plus douce qu'un parfum.
Debout à son chevet, dans l'ombre plus profonde,
Na Hélis, j'ai quitté notre mère Aurimonde,
pour descendre vers toi par l'étroit souterrain.
Guilhem repose, froid, dans son habit d'airain,
et moi, qui perds l'ami si cher de mon enfance,
j'accours à tes côtés, faible cœur sans défense,
et, dans ton âme d'or apaisant mes douleurs,
j'adoucis à tes mains l'acreté de mes pleurs.
Parle-moi, Na Hélis. Dis-moi, toi qui consoles,
si, lorsque je serai couché, mort, sous les saules,
tu garderas mon culte avec mon souvenir.

NA HÉLIS

Ami, n'évoque pas un obscur avenir.
Si tu meurs, je mourrai. Je vis de ta pensée
et de te voir. Mon âme, à t'aimer dépensée,
si jamais l'univers est vide de tes yeux,

pour t'y joindre aussitôt remonterait aux cieux.
Mais la mort, dont tu viens d'effleurer l'aile sombre,
ne nous pourrait hanter que de terreurs sans nombre.
Dis-moi l'amour. L'azur resplendit au zénith ;
l'églantine est éclose au vent qui la bénit
et nos cœurs, oublieux des rouges représailles,
chantent à l'unisson l'hymne des fiançailles.
Obéis-moi !... Je suis le refuge et l'abri ;
c'est moi, guerrier, pour un instant, qui t'ai souri
et qui verse, à la plaie ouverte dans ton âme,
la fraîcheur de ma voix, douce comme un cinname.
L'amour, c'est être aimé ; mais c'est aimer aussi.
Et je t'aime... Et pour voir à ton front le souci
s'effacer, comme au lac une ride funeste,
une force inconnue ou divine me reste.

OLIVIER

Oui, je t'écouterai, Na Hélis.
Dans tes yeux
je contemple l'azur symbolique des cieux ;
évadé du réel, je vais, d'astres en astres,
au-dessus de nos temps comme de nos désastres,
me rajeunir au miel de ton amour d'enfant.
Mon cœur est allégé de son deuil étouffant

et tombent ses douleurs, comme des grappes mûres,
à l'exquise chanson des mots que tu murmures !

NA HÉLIS

Cette nuit, j'ai prié pour toi, mon fiancé ;
tandis que tu sauvais l'héroïque blessé,
je suis venue, ayant déserté nos cavernes,
errer par les sentiers, sous les branches des vernes ;
j'ai vécu le bonheur d'être tienne et de voir,
avant le crépuscule auguste de ce soir,
s'unir, pour une vie aux rapides années,
comme jadis nos cœurs, nos jeunes destinées.
Je t'aime. C'est en toi que j'ai mis mon bonheur.
Ton âme est grande et noble autant que ton honneur ;
et c'est dans cette nef, de mon culte investie,
que ton amante heureuse et pâle s'est blottie.

OLIVIER

Tout à l'heure, après les pieux et saints devoirs,
ma mère assemblera, dans l'ombre des pins noirs,
les débris vagabonds de nos races proscrites,
et, suivant la coutume austère de nos rites,
unira nos deux mains sur l'autel de granit ;
une aube de rayons dissipera la nuit

où nos cœurs, harcelés de rumeurs de bataille,
ont grandi leur tendresse ineffable à leur taille
et, par l'immensité d'un amour éternel,
comblèrent l'univers entre nous et le ciel.
J'ai combattu, héros promis aux renommées,
à la tête des miens et contre des armées ;
j'ai fait mon nom égal à celui des aïeux ;
et mon père, dont l'ombre emplit mon cœur pieux,
du fond de son tombeau, — car sa mort est notoire,
hélas ! — doit être fier de son fils, de sa gloire
et des exploits que j'ai fondés, l'estoc au poing.
La jeunesse a des fleurs que je ne connais point ;
entre l'autel divin et les combats précoces,
à travers les sentiers rocailleux de nos causses,
j'usai mes premiers ans de fougue et de vigueur.
Et maintenant, j'attends l'amour, le doux vainqueur.
En tes yeux, assombris par des pensers timides,
je mire mes regards voilés de pleurs humides.
A l'âge où mes pareils, abdiquant tout effroi,
tournent vers les coteaux lointains leur palefroi
et rêvent de gagner leurs éperons tragiques,
je rentre, couronné de mes lauriers épiques
et j'aspire au repos, fier, puissant, mais dompté
par la splendeur de ta diaphane beauté ;
je m'abandonne aux flots de l'amour et j'émerge
en tes bras attendus, guerrier farouche et vierge.

Mon cœur est neuf : meurtri de coups et de périls,
il a gardé pour toi, sous les buissons virils
qui font à son armure une rude défense,
la candeur indicible et frêle de l'enfance.

NA HÉLIS

Je ne suis qu'une enfant, moi-même. Mais l'amour
rend mon âme soumise et forte tour à tour.
Héros des fiers combats, descends à ma faiblesse ;
à mon tour j'apprendrai le souci qui te blesse
et le remède sûr des chagrins avoués.
Ton front, dans mes cheveux épars et dénoués,
connaîtra la puissance obscure des dictames
qui font aux grands espoirs s'épanouir les âmes.

(avec abandon.)

Olivier !

RAMON

Olivier !

NA HÉLIS, *debout, effrayée.*

N'as-tu rien entendu ?
Ton nom ?...

OLIVIER

C'était ta voix, dans un écho perdu.
Souvent, en l'épaisseur des fourrés centenaires
vaguent les anciens dieux, des spectres débonnaires
aux bardes égarés comme aux jeunes amants.

NA HÉLIS

J'ai peur.
L'ombre est épaisse et les enchantements
tressent, aux amoureux qui s'attardent ensemble,
des liens qu'on ne rompt plus... On s'endort. Il vous semble
que l'on entre vivants dans les hauts Paradis...
On ne s'éveille plus qu'en des antres maudits
où les amants, unis avant l'heure permise
par les pontifes saints, sont perdus sans remise.
Marchons... J'ai peur.

OLIVIER

Enfant !... je fais ce que tu veux.
Allons cueillir des fleurs pour parer tes cheveux
et marier, dans les festons de nos guirlandes,
à la mauve des bois la bruyère des landes.

(Ils sortent. — Rentrée de Ramon et d'Hypallas, en proie à la plus vive émotion.)

RAMON

Olivier !... Il s'appelle Olivier !

HYPALLAS

Quelle est donc
cette mère, dont il parlait ?

RAMON

Jour de pardon,
jour où je reverrai le fils avec la mère,
vas-tu luire pour moi ?... De quelle angoisse amère,
de quel espoir subit mon cœur a-t-il battu ?
Aurimonde est un nom d'emprunt !...
Qu'en penses-tu,
Hypallas ?

HYPALLAS

Tant de fois l'espérance fut vaine !

RAMON

Je n'ai pu contenir mon émoi qu'à grand'peine.
La vierge seule a dû m'entendre... Lui, pensif,

n'a pas eu le dessein d'explorer ce massif
d'arbustes, par bonheur !

HYPALLAS, *songeur.*

Son port et son visage,
tout serait un indice heureux, surtout son âge !

RAMON, *avec angoisse.*

O divin Paraclet, pitié pour mon malheur !
La douleur, après tant de maux, est mon vainqueur
et je n'ai plus la force horrible de me taire.
En moi, le père en deuil et l'époux solitaire
ont si longtemps gémi sur les chers disparus,
que je ne puis plus vivre ainsi !... je ne peux plus !

PAGAN, *chante dans l'éloignement, avant de paraître au fond de la scène.*

La Palestine et la Syrie
ont des rivages trop lointains.
Vogue ma nef svelte et fleurie
vers les prés aquitains !

RAMON

C'est un refrain de la Croisade. Un soldat passe
dans le val, en jetant son cri d'oiseau rapace.

Ces deux enfants sont en péril. Défendons-les,
s'il le faut, contre les maraudeurs isolés
qui semblent vers ces bois déserts suivre leur route.
M'entends-tu, paladin du silence ?

HYPALLAS. *assombri.*

J'écoute.

(les regards au loin.)

Voici venir le barde odieux. Il est seul.
Son manteau de bandit lui serve de linceul !

PAGAN

Incertaines sont les croisades
sur les plages du Levantin.
Ici, nous boirons des rasades.
du soir jusqu'au matin !

RAMON

C'est un valet.
Il est sans force, sans défense.
Laissons-le s'en aller en paix, dans sa démence.
Partons !... Cet homme est ivre : il est à ta merci,
sans combat, sans péril d'honneur...

HYPALLAS, *très ému, — les yeux rivés sur Pagan, qui descend la scène, à gauche.*

Je reste ici.

RAMON

Les farouches desseins que ton regard exprime
m'effraient... Sais-tu quel est ce passant ?

HYPALLAS

Oui : le crime.

RAMON

Son nom ?

HYPALLAS

Rappelez-vous certain page arrogant
de Ratbert, le tueur lâche et félon !

RAMON

Pagan !
Le valet nous dira le sort du maître infâme.
Il parlera. Je veux qu'il parle, sur mon âme !

et quel que soit l'endroit, le temps ou le danger,
qu'il m'indique l'asile où j'irai me venger !

PAGAN

Fier Montségur, nid de colombes,
sous notre assaut tu crouleras.
Ouvrons à tes guerriers les tombes,
à tes filles nos bras !

(*Apercevant enfin les deux héros.*)

Holà !... trouvez-vous pas, marauds, qu'il fait bon vivre ?
Le soleil s'est levé très clair et moi très ivre.
Ce vin de la Cerdagne est perfide et subtil.

HYPALLAS

Asseyez-vous, seigneur Pagan !

PAGAN *s'asseoit lourdement.*

Ainsi soit-il !
La guerre donne chaud. J'ai soif.

HYPALLAS

Videz mon outre.

(*Il la lui donne.*)

PAGAN

Je voulais vous gourmer, bandits.
Mais passons outre !

(*Après avoir bu.*)

On boit de meilleur vin, au camp de Bélestar.

(*Il explore les alentours, d'un regard mal assuré.*)

Personne !...
Redoutez d'être venus trop tard !
Monseigneur Ratbert vous couperait les oreilles !

RAMON, *tressaillant.*

Ratbert !

PAGAN

Où, diable ! avec des prunelles pareilles,
t'ai-je donc rencontré, malandrin sans gaîté ?
Me connais-tu ?

HYPALLAS, *bas, au vicomte.*

Soyez prudent !

PAGAN, *debout.*

En vérité,
tu ressembles à feu Ramon-Jordan de Penne,
en plus laid !... Tu rougis !... Ça te fait de la peine !

(*Il rit bruyamment.*

Hypallas contient le courroux de Ramon.)

Messer Ratbert d'un coup de dague le navra
et ce fut un exploit heureux : le scélérat
faisait d'assez bons vers, était chéri des belles
et monopolisait tout l'amour auprès d'elles.
Foi de soldat, le cher défunt te ressemblait !

HYPALLAS, *audacieux.*

Et je ressemble, moi, Messire ?

PAGAN, *avec une stupeur alarmée.*

A son valet !

(*insouciant.*)

Mais je l'ai fait tuer aussi !
Ton vin est trouble.
J'ai failli m'alarmer à tort, car je vois double.

Aux heures où le vin fait des siennes, les morts
se dressent devant nous, — et c'est ça, les remords !

HYPALLAS

Seigneur Pagan, comment procéder pour vous plaire?

PAGAN

Ribauds, votre consigne était, pourtant, fort claire;
mais vous aurez tant bu, cette nuit, tous les deux!...

(*montrant l'autel.*)

Regardez ce caillou.

HYPALLAS, *parodiant l'ivresse de Pagan.*

Lequel?

PAGAN

Spectre hideux
d'un certain Hypallas, écoute, je t'en prie.
Cet objet d'art est un autel d'idolâtrie
sur lequel la fameuse abbesse de ce mont
vient dire, chaque jour, une messe au démon.
Nous voulons enlever cette femme... On l'épie
et vous êtes chargés de guetter cette impie

et de nous avertir, dès qu'elle sera là...
Est-ce compris ?...

Que j'ai donc soif !

(*Il boit.*)

RAMON

(*avec angoisse.*)

Son nom ?

PAGAN

Elle a pris un nom de bataille à tournure latine...
Je ne m'en souviens plus. Qu'importe !... On la destine aux bûchers.

Elle prise, on prendra Montségur dont elle est l'arche sainte.

RAMON

En êtes-vous bien sûr ?

PAGAN

Certes !

Le chevalier Ratbert, de guerre lasse, a fini par trouver des traîtres dans la place.
Ce soir, nous goûterons le vin des Ramondins,

en chantant des refrains altérés et badins,
car il fera très chaud autour des bûchers rouges.

(Incapables de se contenir plus longtemps, les deux guerriers bondissent sur Pagan. Hypallas lève sur lui sa dague.)

RAMON

Infâme !

HYPALLAS

Je t'égorge aussitôt, si tu bouges !
Silence !... et si ton cœur peut s'émouvoir encor,
recommande ton âme à Dieu.
Voici la mort.

PAGAN, *à demi dégrisé par l'effroi.*

Le vicomte !
Hypallas !... Vivants !

RAMON

Malgré toi, traître,
et prêts à se venger du valet et du maître.

PAGAN, *narquois et résigné.*

Soit ! Je mourrai.
Mais c'est, comme je l'ai rêvé,
ivre, l'outre à la lèvre, en truand achevé.
Je ne vous dirai rien. Torturez-moi.

(*cynique.*)

Mais faites
de mon crâne une coupe où, par les soirs de fêtes,
mon âme recevra les baisers du goulot...

(*avec un éclat de rire.*)

Je crains uniquement la question de l'eau !

(*Il les toise avec impertinence.*)

Et moi qui vous prenais de loin, mauvais apôtres,
surgis de je ne sais quel trou, pour deux des nôtres !..
Nos amis vengeront mon trépas : Montségur
sera démantelé ce soir, ce nid impur.
La vallée est cernée enfin ; votre Aurimonde,
plongée, à vos côtés, dans la crypte profonde
des immurés...

RAMON

O ciel !...

Aurimonde, dis-tu ?
Celle qui va venir ?

PAGAN

Tu le sais bien. tètu,
puisque, chantre ayant pris ta retraite de barde,
c'est devant son autel que tu montes la garde !

RAMON, *oppressé et avide.*

Aurimonde ?

PAGAN

Autrefois madame Aladaïs,
souveraine des cours d'amour, au teint de lis...

RAMON et HYPALLAS, *dans une commune explosion de joie.*

Enfin !

PAGAN

Mais aujourd'hui, mystique et diaphane,
et papesse de votre Albigisme profane !

HYPALLAS

Recommande ton âme à Dieu !

PAGAN

Non !... à Satan.

RAMON

Tu blasphèmes au seuil du trépas !

PAGAN, *avec humeur.*

Charlatan !
Qu'on me coupe la gorge et me laisse tranquille !

HYPALLAS, *lui offrant son glaive.*

Défends-toi.

Nous allons lutter.

PAGAN

C'est inutile.
Ton épée à mon bras serait un fardeau vain :
je n'aime, dans le sang que la couleur du vin.

RAMON, *avec mépris.*

Hypallas, qu'il s'en aille et vive !
C'est un lâche.

PAGAN

Vicomte, épargne-moi l'injure.
Elle me fâche.
Pour ton bon mouvement je te dois un avis.
Profites-en. demain et plus tard. si tu vis.
Aladaïs nous a chassés de sa contrée,
Ratbert et moi. Ratbert ne l'a plus rencontrée ;
mais il l'assiège encor de ses rêves ardents.
Vers Montsalvat il a rampé, le glaive aux dents,
parfois, pour l'entrevoir sur le rempart farouche.
Elle mourra sous les morsures de sa bouche.
Je le trahis avec bonheur, — non par vertu,
mais par vengeance : hier, ce Templier m'a battu !

RAMON, *rêveur, avec une indicible tendresse.*

Aladaïs !

PAGAN, *perfide.*

Jadis, elle détestait l'homme
en Ratbert. Mais la femme est versatile, en somme :

elle a changé de nom, comme un serpent de peau ;
elle peut bien changer d'amour...
Ratbert est beau ;
tu me parais fort laid. Elle est encore blanche
et désirable...

RAMON, *indigné.*

Assez, brigand !

PAGAN

C'est ma revanche :
tu m'écrases ; je mords.

RAMON, *à Hypallas.*

Immole ce maudit,
Hypallas !... Il n'est plus qu'un cynique bandit.
Sacrilège, il ne sait les candeurs qu'il outrage.
Qu'il meure sans espoir !

PAGAN (*sérieux, avec un suprême orgueil.*)

Mais non pas sans courage !
Je suis d'un pays fier, où l'on ne croit en rien ;
toi, d'un autre où l'on a la passion du bien.

Les enfants de Capet les uniront ensemble.
Leur nation promet des grandeurs et rassemble
des germes, qui feront ses guerriers au cœur fort
rire et se recueillir aux portes de la mort.

RAMON, *tristement.*

Hypallas, que l'arrêt suprême s'accomplisse.
Seul, ici, de mon rang, j'ai le droit de justice.
Emmène-le. Qu'il soit frappé comme il voudra ;
tous les genres de mort sont prompts : il choisira.
Ensuite, tu courras à Monsalvat, pour dire
que Ratbert y portait la mort et le martyre...
Va, mon ami !... Je sens en moi, dans ce moment,
se réveiller le cœur d'un père et d'un amant.
Nous te rejoindrons tous, sur la roche élevée
que tes avis auront, je l'espère, sauvée.

(*à Pagan.*)

Et toi, quelle faveur me demanderas-tu ?

PAGAN

Je formule deux vœux.

RAMON

Lesquels ?

PAGAN

Etre pendu,
histoire uniquement de faire peur aux vôtres,
dans le bois. Cette mort m'ira mieux que les autres :
j'aurai la volupté d'un trépas assez prompt.
— et de tirer la langue aux gens qui passeront !

HYPALLAS, *haussant les épaules.*

Soit !

PAGAN

Et puis, j'ai l'espoir, — et cela me console ! —

(désignant l'outre d'Hypallas.)

d'emporter, pour mourir, le restant de la fiole.

RAMON

Quoi !... pas un mot venu de l'âme, affreux railleur !

PAGAN *(après une méditation grave, élevant l'outre d'Hypallas jusqu'à ses lèvres.)*

Le dernier vin qu'on boit devrait être meilleur !

(Accompagné d'Hypallas, il gagne le haut du théâtre et disparaît avec l'écuyer derrière le dolmen celtique.)

RAMON, *pensif.*

Sans foi, sans idéal, sans rien qui le soutienne,
mourir de telle sorte est d'une âme chrétienne
et les pays sont grands et grand sera leur sort
dont les pires enfants ont une telle mort.

(Hypallas reparaît, un instant, dans le fond; puis il court avertir Montségur, après avoir indiqué du geste que Pagan est mort et qu'il prend lui-même congé de Ramon.)

Chevalier fidèle et loyal, que Dieu te guide !

(Il lui fait un signe d'affectueux adieu.)

Naguère, il me semblait que mon cœur était vide,
que dix ans de douleurs, sans espoir, sans abri,
sans consolations surtout, l'avaient tari.
Or, plus jeune, plus éloquent et plus sonore,
mon cœur s'éveille aux chants qu'il se rappelle encore !
Aladaïs !... et mon enfant ! mon Olivier !
l'avril en moi succède à l'éternel janvier

et le ciel est plus pur, la nature meilleure
et je puis être heureux enfin, puisque je pleure !

(*Les Cathares commencent, par petits groupes, à arriver dans la clairière.*)

Les voici, les Faidits misérables et bons,
ou, si riches de foi, les pauvres vagabonds
du Paraclet, divin Consolateur des foules...
O peuple conquérant et blond, qui les refoules
dans l'abri ténébreux des forêts en rumeur,
sais-tu la Foi sublime et sainte dont il meurt,
ce pays, décimé par la haine et l'envie ?
Sais-tu si l'avenir, d'une oreille ravie,
penchant son front rêveur sur nos âges cruels,
à travers le fracas hautain de nos duels,
n'entendra pas leur voix avec cette âme émue
qui hante l'ombre en qui leur dieu parle et remue ?
Sais-tu si tes rigueurs, despote tout puissant,
ne se dresseront pas soudain, couleur de sang,
et si, dans l'Orient splendide qui se lève,
l'Esprit, devenu roi, n'abattra point le Glaive !

Des femmes, des enfants, des vierges, des blessés
et des vieillards, du seuil des antres délaissés
accourent, pour ouïr, agenouillés dans l'herbe,
la musique suave et divine du Verbe.

CHŒUR DES JOHANNITES

L'Amour éternel ne périra pas.
L'univers pourra manquer à nos pas
et nos cœurs s'ouvrir sous les fers de hache ;
le fleuve cathare, issu de Joan,
à travers le temps coule, en se jouant
des cris de l'impie et des peurs du lâche.

RAMON, *avec une inquiétude fébrile.*

La prêtresse est absente et le soleil est haut
dans le ciel. Un effroi traverse mon cœur chaud,
comme l'acier mortel des dagues sarrasines.
Aladaïs s'attarde aux cavernes voisines.

CHŒUR

Un Hérodias hostile à l'Esprit
brise les autels du culte proscrit
et traque Joan parmi les garrigues.
Nos déserts sont seuls demeurés cléments ;
car ils ont nourri, cessant nos tourments,
notre âme d'amour, notre corps de figues.

RAMON

L'angoisse qui m'étreint augmente à chaque instant :
je tremble pour le sort de celle qu'on attend,
et je vais apaiser mon âme si meurtrie
en me mêlant, pieux, à la foule qui prie.

(*Il remonte au centre du théâtre et se confond parmi les derniers rangs des Johannites.*)

CHŒUR

Pays des Ramons, les vautours, les loups,
des prospérités anciennes jaloux,
assaillent le nid des douces colombes.
De leurs durs assauts tremble le Thabor.
Notre sang a fait un fleuve sans bord,
sous l'atrocité de leurs hécatombes.

(*Arrivée d'Aurimonde* (*Aladaïs*), *appuyée à l'épaule de Na Hélis. Ramon s'élance vers elle, puis, éperdu, s'arrête, avec des gestes de délire et de joie.*)

Les Temps sont marqués de signes fatals.
Les autels, fumants comme des étals,
de débris sacrés jonchent les ravines.

Mais, dans la tourmente où tout est jeté,
les verbes d'amour et de vérité
ont l'éternité des choses divines.

AURIMONDE, *debout sur les marches de l'autel cathare; — avec douleur :*

Guilhem de l'Ile est mort en combattant pour nous.
Sur son corps, India, sa sœur, prie, à genoux,
et nous joindrons nos pleurs aux larmes de l'absente.
Je viens à vous, ô mes amis, plus frémissante,
en proie à la terreur des malheurs annoncés.
D'affreux pressentiments vos cœurs seront glacés.
Montségur aux abois se prépare au martyre.
Dieu nous attend. De nous sa droite se retire
et des traîtres maudits livreront Montségur.
Confessons notre foi dans l'Évangile pur.
Écoutez-moi... Bientôt, en votre nuit profonde,
ne résonnera plus le verbe d'Aurimonde !

(*Grandie, transfigurée, devant le cercle des femmes à genoux et des hommes qui s'inclinent, la diaconesse déclame le grandiose et mystique Évangile.*)

PRÉDICATION

I

Dieu seul est un, unique. Il est universel.
Trois symboles en lui font son Être éternel :
Agnostos, le Père invisible ;
le Fils, Demiourgos, Créateur et Jésus ;
enfin l'Esprit, si doux envers les cœurs déçus,
Paraclet à nos maux sensible.

Vers la Cité de Dieu nos âmes monteront,
la joie aux yeux, l'espoir au cœur, l'orgueil au front,
à travers la nuée obscure.
Notre Terre est assise aux confins du Néant.
Gravissons les degrés de l'Univers géant,
les yeux vers la lumière pure.

Prince d'anges bannis qu'a regrettés le ciel,
le monarque terrestre et déchu, Lucibel,
nous asservit dans sa discorde
Mais le Verbe de Dieu redescend jusqu'à nous
et nous écouterons, en ployant les genoux,
la voix de sa miséricorde.

La Forme n'est qu'une ombre et la Vie une mort.
La Mort est le retour à Dieu, de qui tout sort,
l'air, le feu, la terre et les ondes.
Il est partout. C'est Lui qui respire dans l'air,
et dirige, sous ses regards qui font l'éclair,
l'harmonie errante des mondes.

La Terre est un exil et le corps un tombeau.
A ceux qui vont mourir l'avenir est plus beau :
ils se rapprochent de Dieu même.
L'exil sera plus long si le cœur est plus bas :
le Juste monte au Ciel. L'Enfer n'existe pas,
puisque notre Père nous aime.

Le Verbe s'est fait chair ; mais le Verbe était Dieu.
Il ne pouvait mourir en croix. L'heure et le lieu
n'étaient point pour lui des entraves.
Il n'a point expié les péchés des humains,
mais leur apprit sa gloire et les hauts lendemains
qu'il décernait aux âmes graves.

Les Cathares sont purs, les Parfaits sont heureux.
Ils ont anéanti trois chaînes autour d'eux :
la chair, la famille et le monde.
Avant la mort les liens terrestres sont brisés,
par les héros qui vont à Dieu, martyrisés :
le corps n'est qu'une loque immonde.

Paix aux vivants ! Respect aux dépouilles des morts
dont la cendre est encor plus vaine que les corps,
où rien d'humain ne recommence !
Quand le temps d'expier pour nous sera fini,
Dieu fera, rappelant jusqu'au Satan banni,
de ce monde un sépulcre immense.

II

Les temps promis refleuriront
où, brisant la terre où nous sommes,
Dieu couronnera tous les hommes
de la même auréole au front ;
où les âmes les plus indignes,
après des avatars insignes,
verront enfin luire les signes
ineffables de leur candeur ;
où, parmi les sphères plus belles,
le ciel n'aura plus de rebelles,
où chacun portera des ailes
faites de joie et de splendeur.

Nos âmes, naguère exilées
des pourpris de l'immensité,

dans les régions étoilées
verront rayonner leur beauté.
Et Dieu, du haut des sphères almes,
souriant à ses anges calmes,
dont les vols agitent des palmes
et des couronnes, en chantant,
Dieu, dont le bonheur est qu'on l'aime,
oublieux de l'ancien blasphème,
pardonnant à Satan lui-même,
détruira l'œuvre de Satan.

(*Un long silence. — Aurimonde abaisse ses regards vers la foule. Sa voix s'adoucit.*)

Ainsi, devant la Mort, nous dédaignons la terre.
Vers Dieu-le-Père, au sein du radieux mystère,
nous remontons, avec des palmes dans les mains.
Là, nous retrouverons nos ancêtres humains
purifiés déjà, redevenus des anges
et déshabitués des formes et des fanges.
Et c'est là que les bien-aimés, nos chers défunts,
nous attendent dans une extase de parfums,

combattants immolés au cours de nos épreuves
et dont l'image habite aux côtés de leurs veuves !

(*S'abandonnant soudain à ses ressouvenirs douloureux.*)

Ramon-Jordan !

(*Un silence. — La diaconesse, dominant enfin son deuil, s'adresse à Na Hélis.*)

Mon fils va-t-il venir ?

NA HÉLIS

Bientôt.
Il est, dans la caverne, au versant du coteau,
allé, pour son dernier sommeil, — le seul tranquille, —
ensevelir le corps du preux Guilhem de l'Ile.

AURIMONDE, *attirant la jeune fille dans ses bras.*

O peuple de Faidits, les temps sont révolus
pour moi ; car, désormais, vous ne me verrez plus.
Mais celle-ci, la vierge admirable et candide,
à l'autel saint viendra remplir ma place vide.
Elle est ma fille : mon Olivier, dès demain,

devant le Patriarche, en lui donnant sa main,
dans la brise du mai mystique qui l'effleure,
lui dira la douleur féconde dont on pleure ;
car, prêtresse, elle aura l'orgueil d'être, à son tour,
la victime meurtrie et pâle de l'amour.
Aimez-les tous les deux...

Lui, mon fils, sera l'homme
qui vous protègera contre les feux de Rome
et qui, sous la morsure effroyable des loups,
mourra pour vous, après avoir vécu pour vous.
— Elle, ma Na Hélis, par la voix des cantiques
vous apprendra le sens des formules antiques,
l'Évangile de Jean aux mots délicieux
et la direction immuable des cieux.

OLIVIER *surgit du bois et s'élance vers l'autel.*

Sacrilège !

AURIMONDE, *effrayée.*

Mon fils !

OLIVIER

O ma mère, justice !

Notre autel est souillé !

Que la terre engloutisse
celui qui profana le seuil du Paraclet !
Un crime s'est commis tout récemment.

(*Vers la foule.*)

Quel est
l'audacieux qui vient, aux branches de cet arbre,

(*Il montre le sapin géant qui se dresse derrière le dolmen.*)

de suspendre le corps, déjà froid comme marbre,
et que le vent balance aux rameaux du pin noir ?

AURIMONDE, *descendant la scène.*

Apportez ce cadavre ici.

Je veux le voir.

(*Plusieurs hommes sortent pour exécuter cet ordre.*)

OLIVIER

C'est un païen barbare, ô mère. Mais qu'importe !

Nul en ces lieux n'a droit d'immoler de la sorte
l'espion, le bandit ou bien le meurtrier,
sauf Perelha, seigneur de notre fief guerrier.

AURIMONDE, *dans un cri, devant le corps de Pagan, que l'on apporte, rigide.*

Pagan !

OLIVIER, *s'élançant pour la soutenir.*

Ma mère !

AURIMONDE, *pieuse.*

Dieu, pour absoudre ses crimes,
incarnera son âme en des sphères sublimes.
Puisse-t-il, oublieux des malheurs qu'il a faits,
y racheter un jour l'horreur de ses forfaits !

OLIVIER (*avec respect.*)

Ma mère, vous savez quel est ce mort farouche ?

AURIMONDE

Un valet de Ratbert.
Son triste sort me touche :

il ravive en mon cœur des souvenirs anciens,
— les meurtres de son maître hypocrite et les siens.

OLIVIER, *haineux.*

L'assassin de mon père !

(*à la foule attentive, parmi laquelle Ramon est confondu.*)

Et vous, qu'on me réponde !
Devant l'autel, devant notre mère Aurimonde,
j'adjure le coupable et fortuit justicier
de se nommer !
Pour moi, sur mon glaive d'acier
je jure d'oublier que, seul comte de Penne
et de Saint-Antonin,

(*montrant le corps.*)

j'avais droit à sa haine
et que, vivant, ce mort, scélérat inhumain,

(*le regard au ciel.*)

mon père, n'aurait dû périr que de ma main !

(*Silence. — On emporte le corps de Pagan au pied de l'autel. — Avec violence :*)

Nul ne répond !
Eh quoi ! l'on m'impose la tâche
de soupçonner quelqu'un des nôtres d'être lâche !

AURIMONDE, *étreignant la tête de son fils.*

Mon enfant, d'où vient ta pâleur et mon émoi ?

OLIVIER, *avec colère.*

Quel est le meurtrier de cet homme ?

RAMON *écarte la foule et paraît, tremblant d'émotion, devant son fils.*

C'est moi.

(*Grand cri d'Aurimonde, qui défaille, dans les bras de Na Hélis.*)

OLIVIER, *tout bouleversé.*

Quel est ton nom, vieillard, qui fais trembler ma mère ?
Formidable inconnu dont la lèvre est amère,
qui donc es-tu, vengeur au ténébreux destin ?

RAMON

Je suis Ramon de Penne et de Saint-Antonin.

OLIVIER

Mon père !

AURIMONDE, *ranimée.*

Mon époux !

(*Ils s'abattent, tous deux, entre les bras du vicomte.*)

RAMON, *éperdu de bonheur.*

Aladaïs ! chère âme !
Et toi, mon digne fils, preux aux regards de flamme !
Voici pour nous, après bien des jours et des ans,
luire à nos yeux l'éclat des matins bienfaisants.
Pleure, mon Aurimonde !... O mon enfant, relève
ton front, qui n'a jamais tressailli sous le glaive.
Que le faix du bonheur lui soit léger aussi !

AURIMONDE

Mon Dieu, votre nom soit béni !

NA HÉLIS

Mon Dieu, merci !

RAMON, *à Na Hélis.*

Et toi, vierge aux grands yeux que les pleurs rendent blêmes,
viens dans mes bras, avec mon fils, puisque tu l'aimes.

(*Les quatre héros s'enlacent. — La foule tombe à genoux.*)

CHŒUR

Dieu seul est un, unique. Il est universel.
Trois symboles en Lui font son Être éternel :
Agnostos, le Père invisible ;
le Fils, Demiourgos, Créateur et Jésus ;
l'Esprit enfin, si doux envers les cœurs déçus,
Paraclet à nos maux sensible.

AURIMONDE

Ils ont raison : il faut prier.

RAMON, *avec autorité.*

Il faut partir :

Ratbert guide les siens vers le peuple martyr.
Montsalvat nous attend.

OLIVIER

Conduisez-nous, ma mère.

AURIMONDE, *à la foule qu'elle traverse.*

La douleur est sans fin. La joie est éphémère.
Dispersez-vous, parmi les bois des alentours.
Et si, demain, comme un flambeau, brûlent les tours
où combattent encor vos frères johannites,
cachez-vous dans le fond des cavernes bénites,
jusqu'à ce que mon fils vous mande autour de lui.
Le reste est le secret de Dieu... Pour aujourd'hui,
fuyez l'horreur stérile et vaine du supplice...

(*En passant devant le corps de Pagan.*)

Vous prierez pour ce mort.
Et qu'on l'ensevelisse,
les mains jointes, les yeux dirigés vers le ciel
d'où son âme est bannie, afin que Lucibel
puisse voir, à travers sa prunelle hagarde,
que son crime s'expie et que Dieu le regarde.

(*Les quatre héros quittent la scène.*)

CHŒUR, *autour de Pagan, tandis que le rideau se referme lentement.*

Paix aux vivants! Respect aux dépouilles des morts
dont la cendre est encor plus vaine que leurs corps
où rien d'humain ne recommence.
Quand le temps d'expier pour nous sera fini,
Dieu fera, rappelant jusqu'à Satan banni,
de ce monde un sépulcre immense...

TROISIÈME ACTE

IV

TROISIÈME ACTE

MONTSÉGUR

PREMIER TABLEAU

Dans le camp de Hugues des Arcis, sénéchal de Carcassonne, qui assiège Montsalvat, l'intérieur de la tente de Ratbert est occupé par quelques officiers et dignitaires de l'armée assaillante.

C'est la nuit, avant les dernières prières. Les valets de Ratbert, tout ensommeillés, versent à boire aux convives attardés qui discutent, devant leur chef

silencieux, les moyens de réduire l'imprenable forteresse.

A droite, le rocher sur lequel la tente est appuyée se prolonge au dehors, crevassé de failles et de trous béants où mugissent les eaux souterraines de l'Ers.

LES OFFICIERS CROISÉS, *en un dialogue véhément et tumultueux.*

— Un parti d'Albigeois a surpris, massacré
nos deux hommes, non loin de l'autel consacré
par ces païens maudits à leur croyance infâme.
— Pagan doit être mort.
— Oui. Tant que cette femme,
— Aurimonde est le nom qu'ils lui donnent, — sera
vivante, Montsalvat, là-haut, te bravera,
Ratbert.
— C'est bien parler !
— Disparaisse Aurimonde,
et tu verras périr la race vagabonde
du Paraclet, ramier dolent, que nos autours
plumeront sur le faîte hérétique des tours
où pépie, au matin, sans dommage et sans risque,

un ramage insolent de volière morisque.
— Il faudra donc tuer Aurimonde !

RATBERT *vivement.*

Non pas !

LES OFFICIERS

— Qu'importe à tes desseins sa vie ou son trépas ?
— Quel est son nom, son rang, sa naissance ?

RATBERT

Elle est veuve
d'un vicomte hérétique et damné.

UN OFFICIER

Quelle preuve
en as-tu ?

RATBERT *jette sa dague sur la table et se lève avec brusquerie.*

Ce poignard a tué le baron
son époux, châtelain de Penne d'Aveyron.

Quand vous envahirez les cavernes sauvages
qui débouchent, au fond du val, sur les rivages
de l'Ers, préservez-la de tout sort inhumain :
cette femme ne doit périr que de ma main.

UN OFFICIER, *soucieux.*

Puisse un hasard propice amener sa capture !
Des grottes sans issue, où nul ne s'aventure,
les Cathares ont fait des chemins familiers
aux pas audacieux des jeunes chevaliers.
Furtifs, épouvantant des postes de vingt hommes,
les plus hardis d'entre eux passent pour des fantômes...

(*Émoi superstitieux des assistants. Ils se groupent autour des vieux guerriers, qui racontent les incursions des Faidits.*)

— Jusque dans notre camp, la nuit, on voit surgir
des ombres, épier des yeux, s'évanouir
sans bruit, dès que l'on court sur eux, les lances hautes,
parmi les rochers noirs, d'insaisissables hôtes.
— Un réseau souterrain d'embûches semble ainsi
nous enserrer et nous tenir à sa merci.

(*Terreur des valets et de la sentinelle, qui s'éloignent du rocher sinistre où des bouches d'ombre profèrent les clameurs souterraines du torrent.*)

RATBERT, *haussant les épaules.*

Veillez !

Et promettez, en mon nom, des fortunes
à qui s'emparera des larves importunes
qui viennent écouter, dans l'ombre, nos desseins
et déjouer nos plans secrets, malgré les saints
par de pieuses mains brodés sur nos bannières.

(*Des rumeurs tristes s'élèvent au dehors : plaintes de cloches, appels de cors et de trompes, murmures angoissés des prières lugubres. Ratbert congédie ses amis et éloigne jusqu'à la sentinelle de l'entrée.*)

Voici le couvre-feu.

Les oraisons dernières
du jour, — un jour de plus sans résultat heureux ! —
sont dites pour nos morts.

Allez prier pour eux !

(Il demeure seul... Les bruits du camp s'éteignent un à un.

Ratbert, songeur, vient s'acconder, à gauche, sur sa couche.

— Derrière le rocher le plus voisin de l'entrée de la tente, deux guerriers Albigeois surgissent, prudents, et s'aventurent hors de leur asile avec des glissements de spectres.

C'est Olivier, suivi de son père.)

OLIVIER

Personne !
Le souper du Templier sanguinaire
aura fini, ce soir, plus tôt qu'à l'ordinaire.
Les chefs ont regagné leurs tentes.

RAMON *aperçoit le Croisé, immobile, assoupi peut-être.*

Lui !... Ratbert !

OLIVIER, *à son père.*

Il est seul !
Par le ciel à votre dague offert,

il doit périr !

Frappez, mon père !

RAMON

Il est sans armes.

OLIVIER, *farouche.*

Jadis, à vos côtés, il n'eut point ces alarmes.
Vengez-vous !

RAMON, *encore indécis.*

Me venger !... par surprise ?

OLIVIER *le pousse vers Ratbert.*

Au dehors,
je veillerai... Frappez !...
Immolez sans remords
votre ennemi, celui de toute notre race,
mon père !
Éloignez-vous ensuite...
Pas de grâce !
Tuez-le !

RAMON, *éperdu.*

Quoi !... sans qu'il apprenne ?... sans savoir ?...
A ma place, guerrier, tu ferais...

OLIVIER, *avec énergie, désignant d'un geste les tentes voisines, où dorment les postes ennemis, que le moindre appel armerait aussitôt.*

Mon devoir !
C'est Dieu qui vous le livre. Il doit mourir...
Je gagne,
à travers les sentiers obscurs de la montagne,
le poste de péril et d'honneur qui m'attend.
Tuez l'homme !
Il serait trop tard dans un instant,
et que Dieu, dans le sang cruel qui nous opprime
extermine par vous le parjure et le crime !

(*Au fond, passent des Johannites, conduits par Hypallas, l'oreille aux écoutes, penchés sur le sol avec précaution.*)

HYPALLAS, *à demi-voix.*

Olivier !

OLIVIER, *de même, vers les rôdeurs cathares.*

Me voici !

(*Il arme lui-même la main de son père du poignard qu'il n'osait tirer.*)

L'on m'appelle... A demain !

(*Il s'évanouit derrière les rochers où l'ont précédé ses compagnons. Ramon s'est approché de Ratbert. Il est debout derrière lui. Brusquement, il se décide à agir.*)

RAMON, *levant son arme sur la tête penchée du Templier.*

Olivier frapperait.

Que Dieu guide ma main !

RATBERT, *en un soupir, au moment où le poignard de Ramon allait s'abattre sur lui.*

Aladaïs !

RAMON, *saisi, recule et laisse retomber son bras sans avoir frappé.*

Ce nom !

RATBERT *se redresse, tout attristé.*

Je rêvais.

Cette femme
se tenait devant moi, les regards pleins de flamme ;
elle me désignait à son époux, venu
de la tombe, le poing armé d'un glaive nu.
Captif, chargé de fers, je voyais sur ma tête
étinceler le fer du paladin-poète
et, comme j'exhalais, dans un dernier soupir,
le nom ancien de son amante, le martyr,
détournant de mon front le fer de sang vorace
me disait, sans avoir frappé :

— Je te fais grâce !

(*Il se lève et, sans se retourner, vient, à l'avant-scène, interroger ses appréhensions et braver ses terreurs.*)

Si le mort, cette nuit, désertant son linceul,
survenait, d'autant plus puissant qu'il serait seul,
s'il surgissait, devant ma couche solitaire,
armé de l'épouvante auguste du mystère,
inexorable et moins réel que surhumain,

le glaive de l'archange antique dans la main,
si le nom était dit que mon songe retrace,
que répondrait le spectre ému ?

RAMON, *grave, remettant sa dague au fourreau.*

Je te fais grâce.

RATBERT, *saisi de frayeur et détourné, soudain, vers le Johannite immobile, sous la lune fantastique et blême.*

Que vois-je ?... Quel prodige infernal...

RAMON, *marchant sur lui.*

Ou divin !

RATBERT

Non ! arrière ! fantôme irréel !
Spectre vain !...
Que me veux-tu, guerrier immobile et funèbre ?...
Réponds !... Que me veux-tu, homme aux yeux de ténèbre,
fils d'un songe funeste ou d'un charme trompeur ?...
Les morts ne sortent pas de la tombe !

(*A demi voix, en un aveu tragique.*

J'ai peur !

RAMON *se dirige vers la sortie de la tente.*

Ta vie était à moi sans combat, sans défense ;
j'ai fait grâce.
Un saint nom te protège.
Mais pense
à lutter contre moi bientôt, au jour naissant.
Fantôme mensonger, la lumière, le sang
animent mes regards et coulent dans mes veines ;
tes armes contre moi ne resteront point vaines.
Tu sentiras mon cœur battre contre ton cœur.
Demain, si tu veux vivre encore, sois vainqueur !

(*Il disparaît derrière les rochers...*

Stupeur de Ratbert qui recouvre ses sens peu à peu.)

RATBERT *s'élance enfin vers le poste qui garde les alentours.*

A moi ! gardes ! guerriers !

(*Des veilleurs accourent, effarés.*)

Qu'on poursuive cet homme !

UN GUERRIER

Personne n'est sorti de la tente.

RATBERT, *effrayé, hagard.*

Un fantôme
s'est dressé, dans la nuit obscure, à mon chevet...
Il m'a parlé... Demain ! disait-il...

UN GUERRIER. *aux autres.*

Il rêvait !

RATBERT *les chasse, impérieux.*

Laissez-moi ! j'ai la fièvre !
Hors d'ici !

(*Epouvanté des regards terrifiés qu'ils jettent superstitieusement autour d'eux.*)

Quel prodige

vous fait rester béants ?...

Laissez-moi seul, vous dis-je !...

(*Entre le chef d'une ronde, haletant, joyeux et rassuré.*)

Qui vient là ?

L'OFFICIER

Monseigneur, j'ai fait un prisonnier.
Nous avons surpris des espions. Le dernier,
blessé, perdu parmi les rochers, s'est, dans l'ombre,
laissé joindre par nos soldats.

RATBERT, *avidement.*

Un vieillard sombre,
n'est-ce pas ?... à l'aspect étrange ?

(*Étonnement de l'officier.*)

Tu m'entends !
Un homme aux cheveux gris, — très vieux ?

L'OFFICIER

Il a vingt ans.

RATBERT, *consterné.*

Amène-le.

(*Olivier paraît, captif, environné d'hommes d'armes; Ratbert tressaille à la vue de son visage, où il retrouve tous les traits de Ramon-Jordan.*)

Grand Dieu !... Le regard du fantôme !
Le même !
Atroce nuit !

(*Il surmonte ses craintes et interroge le prisonnier.*)

Ton nom, fier gentilhomme ?

OLIVIER, *manifestement surpris de retrouver vivant celui que son père devait tuer.*

Je l'ignore.

UN OFFICIER, *menaçant.*

Réponds !

OLIVIER, *avec dédain.*

J'ai répondu.

UN AUTRE OFFICIER, *au captif.*

Veux-tu,
par le sentier. des eaux souterraines battu,
nous diriger jusqu'à Montségur ?

(*Olivier hausse les épaules et se détourne.*)

UN SOLDAT

Bel apôtre,
voudras-tu me parler, à moi ?

OLIVIER, *avec mépris.*

Pas plus qu'à l'autre.

RATBERT

Tu ne répondras pas ?

OLIVIER

Jamais.

RATBERT, *avec une précipitation et un soulagement évidents.*

Au jour levant,
qu'il soit pendu !

(*Il s'adresse, plus rassuré, à ses officiers et à ses gardes.*)

Guerriers, voyez ! c'est un vivant
de chair et d'os, ainsi que vous.
Sus aux fantômes
qui, le soir, désertant les grottes et les chaumes,
se glissent parmi nous, chevaliers ou manants !
Vous voyez ce qu'il faut penser des revenants !

(*Il surprend les yeux d'Olivier scrutant les orifices des roches en rumeur.*)

Louveteau, tes regards espèrent-ils, dans l'ombre,
découvrir un ami libérateur ?
Dénombre

mes guerriers, la forêt de nos estramaçons
et ferme ton oreille aux stériles chansons
de l'espérance et des hasards que la nuit porte
parfois aux captifs.

Qui cherches-tu ?...

OLIVIER, *en un défi calme.*

Que t'importe ?

RATBERT, *exaspéré d'angoisse.*

Pourquoi regardes-tu cette ombre fixement ?

(*Il désigne un pan de ténèbres et se parle, en tremblant, à lui-même.*)

C'est là qu'a disparu le spectre !

(*Furieux enfin, au prisonnier qui le brave.*)

Nécromant
silencieux, tu peux contempler, dans le vide,
l'impalpable néant dont ton œil est avide :
demain, il emplira tes regards et ton cœur !...

(*D'une voix mal assurée, presque implorante.*)

Cesse de m'alarmer de ce défi moqueur !
Qui vois-tu ?... je le veux savoir ?
Quel charme opère
devant tes yeux ?... Qui donc aperçois-tu ?

OLIVIER, *bas, mais d'un terrible accent, à Ratbert.*

Mon père.

RATBERT *éloigne les spectateurs sur lesquels il va, lui-même, laisser retomber la portière de la tente.*)

Sortez ! Laissez-nous seuls. Je veux l'interroger.

OLIVIER, *à part.*

O bonheur !
C'est donc moi qui pourrai le venger !
Seul avec lui !... c'est bien la volonté divine !

(*Le Templier s'approche du captif presque avec respect.*)

RATBERT

Écoute.
J'ai connu ton père et je devine
quelle est ta mère à ton regard. Tes sentiments
envers moi, je les sais : tu me hais.
Si je mens,
prends ma main dans ta main.

(*Il la lui tend.*)

OLIVIER, *avec répulsion.*

Jamais !

RATBERT, *souriant et perspicace.*

Ton regard vague
s'égare sur la croix massive de ma dague
et tu veux épier l'instant de la saisir.
Tu tressailles.
Tu vois que je sais ton désir.

(*Avec une indicible amertume.*)

Tu me juges, esprit ignorant et sommaire,

selon le cœur haineux et glacé de ta mère
et tu dois m'accuser de forfaits odieux...

(*Il remarque la direction des regards furtifs d'Olivier et s'en épouvante.*)

Ah ! ne regarde plus dans cette ombre !... Tes yeux m'effraient.

(*Sombre, baissant la voix.*)

Il m'a dit : — A demain !...
Il nous écoute.

(*En un brusque et véhément défi.*)

Mort, je ne le crains pas. Vivant, il me redoute.
Mais je sais qu'il est mort, puisque voici le fer
qui l'a frappé.

OLIVIER, *hors de lui.*

Maudit !

RATBERT, *plus triste que courroucé, repousse le captif impuissant, blessé, d'ailleurs.*

Calme-toi.

J'ai souffert,
depuis dix ans, de mes remords et de ma honte...
Songe que moi, Ratbert, dont le Midi raconte
les exploits, si souvent cruels, loyaux toujours,
j'ai pris, pour le frapper, de perfides détours ;
et c'est pourquoi, déchu de ma haine vivace,
j'épargne, en différant ton trépas, votre race.

OLIVIER

Infâme !
Tes devoirs, tu les as tous trahis.
Pour qui peux-tu vivre et mourir ?

RATBERT, *grave, ému et farouche à la fois.*

Pour mon pays.
Vous, rêveurs généreux et purs, guerriers-poètes,
vous avez devancé les âges où vous êtes.
Votre erreur fut de croire, en ces siècles de fer,
que votre cœur ardent, en holocauste offert,
pourrait, avant de voir la nation fondée,
faire germer le Verbe et moissonner l'Idée...

(*Avec une énergie sombre.*)

Il faut tuer ! il faut de féroces combats,

des crânes fracassés et des murs jetés bas
avant l'ère sans fin des prospérités calmes !
L'histoire et l'avenir vous tresseront des palmes ;
mais vous n'aurez, pour l'œuvre obscur des lendemains,
jeté que votre sang dans les fastes humains !

(*Se détournant, gêné.*)

Parle-moi,... parle-moi, si tu veux, de ta mère,
prêtresse de mensonge et reine de chimère.
T'aime-t-elle ?
A quel prix monterait ta rançon ?

OLIVIER

Les miens te la paieront à coups d'estramaçon !
Vil geôlier, protégé par ta cohorte immonde,
si tu savais quelle est cette mère !...

RATBERT, *tranquillement.*

Aurimonde.

OLIVIER, *saisi.*

Et tu l'oses nommer devant moi !

RATBERT

Pourquoi non ?
Dans l'éclair de tes yeux j'ai su lire ton nom
et le sien est gravé dans mon âme.

OLIVIER, *violent.*

Blasphème !
Aurimonde te hait, te méprise !

RATBERT

Je l'aime.

(*Froidement, à Olivier exaspéré.*)

Voici quelle sera ta rançon : si, demain,
ta mère, désertant son rêve surhumain,
quand tu l'auras mandée, implore pour ta vie,
tu seras libre.

OLIVIER

Non.

RATBERT, *résolu.*

A la tombe ravie

ta jeunesse pourra fleurir en jours nombreux,
si la comtesse vient intercéder pour eux.

OLIVIER

Je préfère la mort.

RATBERT

Est-ce vrai ?

OLIVIER

Je le jure.

RATBERT, *incrédule encore.*

Sans regret ?
Sans jamais faiblir ?... Je me figure
que sur le seuil fatal tu changeras d'avis.

OLIVIER, *énergique.*

Je me déclare infâme et lâche, si je vis.
Toi ! parler à ma mère !... apostat sacrilège !

Effleurer de ton verbe impur son cœur de neige !
Plutôt mourir cent fois !

RATBERT *relève l'entrée de sa tente.*

Prends-en donc le chemin !
Guerriers !...

(*Livrant, aux gardes de nuit, Olivier qu'ils entraînent aussitôt.*)

Sur le gibet il périra demain !

(*Demeuré seul, Ratbert s'asseoit, découragé.*

Au dehors, dans la nuit, deux ombres vont s'approcher, blanches et long-voilées. Les sentinelles les arrêtant, elles sembleront les supplier en vain.)

L'espoir était un rêve : il refuse de vivre.
Je ne reverrai pas le regard qui m'enivre,
fixé dans les replis ardents du souvenir,
et tant de passion reste sans avenir ;
je ne connaîtrai plus, vivante, cette femme
que tour à tour mon âme idolâtre et diffame ;

elle ne dira point les mots dont je rêvais
et mon cœur en sera plus morne, plus mauvais.

NA HÉLIS, *au dehors, implore les gardes.*

Pitié !... laissez-moi lui parler !

LA VEDETTE

Femme, silence !

NA HÉLIS

Grâce !

LA VEDETTE *l'écarte brutalement.*

Évite le fer acéré de ma lance !
Au large !

RATBERT *se détourne vers les deux femmes.*

Cette voix plaintive...
Qu'est-ce donc ?

LA VEDETTE, *avec déférence.*

Cette femme demande à vous parler.

NA HÉLIS *se jette aux genoux du Templier, tandis que la sentinelle s'éloigne, discrète, et que la compagne de la vierge se tient debout, immobile, sur le seuil de la tente guerrière.*

Pardon !

RATBERT

Que nous veux-tu ?

(*Il tressaille, en remarquant l'attitude hostile de l'autre femme.*)

Quelle est ta compagne ?

NA HÉLIS, *avec l'incohérence emportée de la douleur.*

Qu'importe !...
Je suis sa fiancée et, s'il meurt, je suis morte...
Mais je ne parle pas de moi ! Songeons à lui :
grâce pour sa jeunesse !...
Il aurait aujourd'hui
vingt ans, s'il survivait à l'aurore prochaine.
Je vous en prie ! Ayez pitié ! Rompez sa chaîne.
Nous nous aimons. Mais, moi, je mourrais volontiers,

s'il le fallait pour qu'il vécût !

Par des sentiers
affreux je suis venue à vous. Il faut me dire
si ce que l'on raconte est vrai, que le martyre,
attend vos prisonniers, sans délai, sans merci...
On l'affirmait, là-haut, Monseigneur.

Me voici.
Parlez-moi. Dites-moi que l'on vous calomnie
et que vous êtes bon et loyal !

RATBERT, *brusque.*

Je le nie.

(*Un silence.*)

Je comprends : mon captif est ton amant. Tu veux
l'arracher à la mort qui l'attend.

Mais tes vœux
sont superflus, enfant, et tu viens, de toi-même,
t'offrir à partager son supplice.

NA HÉLIS

Je l'aime.

RATBERT, *amer.*

Il est aimé.
C'est du bonheur !
La mort n'est rien
et, demain, j'envierai le sort de ce païen.

(*Pensif, admirant la vierge transfigurée par les pleurs.*)

Si je te proposais...

(*Il regarde la femme immobile sur le seuil.*)

Fais sortir ta suivante.

NA HÉLIS, *effrayée.*

Non !

RATBERT, *cynique, et comme rassuré par le mutisme sépulcral de ce témoin.*

Soit !
Elle est, d'ailleurs, plus morte que vivante

et mes guerriers, demain, l'enverront au bûcher
après l'orgie !
O toi, qui viens ici chercher
à m'émouvoir, peut-être à m'extorquer la grâce
d'un hérétique obscur, qu'on voue au feu vorace,
si je te proposais un tel marché : promets
d'être à moi, ton amant sera libre !

NA HÉLIS, *avec horreur.*

Jamais !

RATBERT, *dans un sourire de pitié.*

Va !... tu ne l'aimes point !

NA HÉLIS

Monstre !

RATBERT

Lorque l'on aime,
nul scrupule hautain, nul sacrilège même
ne vaut l'espoir de vivre un ardent lendemain
dans les bras de l'amant élu !

NA HÉLIS, *avec mépris et courroux.*

Homme inhumain,
n'insulte pas à ma douleur et si ta honte
jamais à ton front vil en aurore ne monte,
épargne-moi l'affront de ton impureté !
Mon espoir, impossible et fatal, est jeté
dans le camp dissolu des loups et des Barbares...
Ma bouche n'a jamais maudit ; tu nous prépares
le trépas : souviens-toi bientôt que je t'ai dit,
la veille d'expirer :
— Infâme ! sois maudit !

RATBERT

Ainsi, la liberté, l'amour, — tu les refuses ?

NA HÉLIS

Je te hais.

RATBERT, *ironique ou grave tour à tour.*

Tu me dis des paroles confuses

et je ne comprends rien à tes cris indignés.
On vous disait de purs esprits, mal résignés
à la prison de chair qui vous lie à la terre.
Vous proclamez partout, sans cesse ni mystère,
que le corps périssable est inutile et vain,
que l'âme seule a droit à l'univers divin ;
et lorsque, sur la foi de ce mépris mystique,
je t'offre :
— Livre-moi ce corps paralytique,
cette loque de chair, cette chose sans nom,
et je te rends l'élu de ton cœur !... tu dis non !

NA HÉLIS, *accablée.*

Ne raille pas ainsi !
Je me meurs !... Dans mes veines,
tout mon sang est glacé. Mes prières sont vaines.
Tu ne me comprends pas !
Tu n'as jamais aimé !

RATBERT *baisse le front.*

Hélas !

NA HÉLIS, *éperdue d'espoir.*

De quel éclair ton œil s'est allumé !

Souviens-toi ! souviens-toi !
Tu fus aimé, sans doute !
Celle qui te fut douce, au début de ta route,
celle qui t'adorait, l'aurais-tu piétinée
dans la boue où tu veux souiller ma destinée ?...
Pourquoi me regarder ainsi ?... Quel noir penser
t'assombrit ?
Oh ! pardon ! si j'ai pu te blesser
sans le vouloir !... tu dois avoir pitié quand même,
si tu gardes au cœur le souvenir suprême
de ton premier amour, le seul et le dernier !
car je lis en tes yeux !... en vain tu veux nier !
A ton frémissement, aux fièvres de ta bouche,
à ton regard, soudain douloureux et farouche,
je devine ton cœur meurtri, mais tout entier
fidèle, je le sens, à quelque amour altier !
Pitié !

RATBERT, *terrible.*

Pas de pitié !
C'est toi qui me tortures !
Ton deuil me vengera !...

(*Se soulageant enfin dans un farouche aveu.*)

Ce que tu conjectures,

ce qu'un instinct t'a fait, sans doute, pressentir,
cette ferveur d'amant, cette âme de martyr,
ce cœur sanglant, encore en proie au doute blême,
ô vierge, tu l'as bien compris : c'est tout moi-même !
Dévorant, douloureux, sans trêve inassouvi,
toujours plus décevant et plus cher à l'envi,
cet amour infernal brûle au fond de mon âme
pour une qui n'est plus ni vivante, ni femme...
Ah ! si tu me disais :

— Je te les donnerai,

son corps ardent, ses yeux d'azur, son front sacré,
tout son être, ineffable et délirante proie !...
si je devais survivre à cette atroce joie
d'ouvrir à ses bras blancs l'étreinte de mes bras,
je te crierais :

— Reprends tout ce que tu voudras,

le captif que je hais et que ton culte honore,
ma gloire, mes guerriers, mon armure sonore,
et l'univers entier, et tout ce qui n'est pas
la poussière ténue et frêle de ses pas,
son sourire ancien, sa voix surnaturelle
et la réalité de mon amour pour elle...

(*Il s'arrête, brusque, se ressaisit et se désespère.*)

Mais non !... Tu ne peux rien !... Tu ne me comprends pas
et ton amant n'a plus qu'à songer au trépas !

NA HÉLIS

Grand Dieu !

RATBERT, *marchant à grands pas, oublieux des deux femmes qui l'observent.*)

Tout mon désir est dans cette espérance :
la revoir ! et mourir après, si la souffrance
de ma joie est trop lourde à mon cœur affaibli !
La revoir, celle-là que le vent de l'oubli
n'a jamais effacée en mon âme dolente !...
Qui me l'amènera, — paisible ou violente,
mais réelle ! — la femme au regard azuré,
dont le nom, par les nuits âprement murmuré,
monte inconsciemment de mon cœur à ma bouche
et brûle mon sommeil haletant sur ma couche ?...
Quand la verrai-je, calme ou farouche, s'asseoir
devant moi, me parler, me bafouer ?...

(La compagne voilée de Na Hélis défaillante marche sur Ratbert.

C'est Aurimonde.)

AURIMONDE, *comme une statue.*

Ce soir.

RATBERT *se retourne, bouleversé, fou.*

Qui m'a parlé ?...

Qui ?... Toi !...

(*Aurimonde, d'un signe impérieux et doux, congédie la vierge étonnée, soumise pourtant.*)

Que veut dire ce geste ?
Tu la chasses !

(*A Na Hélis.*)

Va-t-en !

(*Vers Aurimonde, qu'il supplie.*)

Qu'elle parte !... Mais reste,
toi qui d'un mot d'espoir affoles mon désir !...
Tu devines de qui j'ai parlé ?...

(*Avec une fièvre croissante.*)

La saisir,
la livrer, l'emmener, me la vendre peut-être,
le peux-tu ?...

Quel forfait veux-tu me voir commettre,
pour payer sa rançon de déesse et de roi?
La connais-tu, pourtant?
Quelle est-elle?

AURIMONDE, *se dévoile, glacée.*

C'est moi.

RATBERT, *tremblant.*

Toi!

AURIMONDE, *s'assurant du départ de Nu Hélis vers le poste qui garde Olivier.*

Silence!... Mon fils est dans tes mains. Naguère,
tu jurais d'épargner ton prisonnier de guerre,
si je m'abandonnais à tes désirs déments.
Sauve-le. Je serai ton esclave.

RATBERT, *dans un cri.*

Tu mens!

AURIMONDE, *comme morte.*

Pourquoi ?... Je n'ai jamais menti.
Toi, ce me semble,
tu cherches un détour de parjure.

RATBERT, *ébloui.*

Je tremble.
Il se pourrait ! après dix ans !
Ce n'est pas vrai !
Dis-moi que tu me hais, femme ; je te croirai :
mais, lorsque tu me fais ces promesses étranges,
je sais que ce n'est pas possible : tu te venges !

AURIMONDE

Tu ne me comprends pas.

(*Dans une ferveur d'adoration maternelle.*)

Quand mon fils, mon enfant,
mon Olivier est en vos mains, mon cœur se fend,
car je sais tes cruels desseins et quel abîme
est ton âme sordide accoutumée au crime.

Mais ne me laisse point réfléchir ! Hâtons-nous.
Délivre ton captif et soustrais à tes coups
celle qui l'aime et qui sanglotait tout à l'heure
à tes pieds...
Hâte-toi ! Prends garde !... si je pleure,
je redeviendrai femme et tout sera perdu !

RATBERT, *défiant.*

Que veut dire ceci ?
N'ai-je pas entendu

(*Son geste est vers le poste où Na Hélis et Olivier sont gardés par les vedettes.*)

que cette enfant aimait Olivier, qu'elle est folle
de son proche trépas ?
Et toi, d'un ton frivole,
sans faiblir, tu prétends mieux aimer ton enfant !
Or, c'est elle, la vierge en pleurs, qui se défend
d'accorder à mes vœux une chair éphémère ?
Elle résiste ; elle est amante !

AURIMONDE

Je suis mère.

Laisse-les, tous les deux, partir.
Tu garderas
en otage mon corps inerte dans tes bras,
car tu ne peux prétendre, ô tourmenteur infâme,
en opprimant ma chair te conquérir mon âme.

RATBERT, *dans un sarcasme.*

Je te comprends.
Tu veux m'endormir, me tuer
dans le sommeil !... Tu feins de te prostituer
comme Judith ; mais c'est une vaine folie
et Montsalvat n'est pas encore Béthulie !
Fais-moi l'aveu complet de ton rêve sanglant,
et que la sainte Bible avait tracé ton plan :
tu pensais m'enivrer, cette nuit, de tes charmes
et me frapper avant le jour !

AURIMONDE, *ouvrant les plis de son pagne.*

Je suis sans armes.

RATBERT, *s'exaltant.*

Sans armes !... et tes yeux ! ô femme ! et ta beauté !

et le subtil poison de ta sérénité !
et tes mains, les rayons de tes regards, ta bouche
de fraise et la splendeur de ton geste farouche !
et ton corps, mon unique et lancinant souci !...

(*dans un sanglot.*)

Frappe-moi ! meurtris-moi !... Je suis à ta merci !
Que m'importe la vie, ou la gloire inutile !
Ecrase-moi, si tu le veux, comme un reptile !
Venge-toi ! perce-moi le corps, crève mes yeux !
Sois mienne auparavant et je bénis les cieux !

AURIMONDE *recule pour échapper à l'étreinte frémissante du Templier.*

Malheureux !

RATBERT

Non !... je suis heureux : je te contemple.
Je t'aime d'une ardeur funeste et sans exemple.
Ordonne !... que veux-tu ?...
Ne réponds pas encor !
J'ai dix ans de délire à dire.
Tout mon corp

n'est qu'un autel, brûlant du désir de toi-même,
et c'est de t'aimer tant, ô femme, que je m'aime !
Si tu savais !... si tu pouvais...
Mais non ! Voici
que tu restes inerte et froide. — et morte, ainsi
que, dans le sang vermeil de leurs mères tuées,
les vierges mortes, sous l'averse des nuées.
Parle-moi !
Réponds-moi des outrages ! Dis-moi
ta haine. ta douleur, ton mépris, ton effroi,
quelque chose qui soit humain et qui délace
enfin, autour de toi, cette armure de glace !

AURIMONDE

Délivre mon enfant.

RATBERT

Je le délivrerai ;
mais réponds à mes cris, d'abord !
Est-il bien vrai
que tu me hais, que tes regards, lorsqu'on me nomme,
éclatent en éclairs de rage, que mon heaume
dans la bataille, et les frontaux de mon coursier

et mon pennon, armé de sa flèche d'acier,
sont les sommets mouvants et fiers que tu foudroies
de tes regards, pareils à des vautours de proies ;
que de fureurs sans nom tous tes pensers sont pleins
et que tu vis de m'être hostile?

AURIMONDE

Je te plains.

RATBERT, *dans un élan d'espoir.*

Me plaindre, c'est m'aimer peut-être ! — Si tu m'aime
si tu feins seulement de m'aimer...

AURIMONDE, *avec dégoût.*

Tes blasphèmes
sont vains et monstrueux... Délivre mon enfant!

RATBERT

Un mot, un seul !... Dis-moi si ce mot étouffant,
ce verbe de l'amour éveille dans ton âme
les passions déjà lointaines de la femme

que j'ai connue heureuse aux bras du bien-aimé ?...
Si ton Ramon paraît, vivant, tout animé
des souvenirs de sa jeunesse souveraine,
de sa fidélité loyale, et qu'il apprenne
ton vœu de rester vierge, ô toi qui l'as connu,
oseras-tu ne plus l'aimer ?

AURIMONDE, *dans un soupir.*

Il est venu.

RATBERT *avide, les regards, malgré lui, vers l'ombre où avait disparu le vicomte spectral et menaçant.*

C'est donc vrai !—Ce Ramon ? ton époux ?...ma victime ?...

AURIMONDE

Il est à Montsalvat ; et mon serment intime
n'a point faibli. Je suis son amante en esprit,
sa sœur d'élection. — Le Paraclet guérit
nos cœurs de la misère inutile et charnelle.

Ramon, s'il a souffert de ma mort éternelle,
redevient chaque jour plus pur.

RATBERT, *comme rassuré.*

Donc, aujourd'hui,
ce spectre mensonger que j'ai vu ?

AURIMONDE, *étonnée.*

C'était lui.

RATBERT, *incrédule.*

Et tu ne l'aimes plus ! et tu n'es plus l'amante
éperdue, enlacée à ses bras, la démente
d'amour dont les murs vains n'étouffaient pas les cris
et dont l'aube offensait les yeux las et meurtris !
Si tu l'aimes, pourquoi, sans paroles confuses,
m'accorder à moi seul ce que tu lui refuses
et me donner ton corps à ses vœux inclément ?

AURIMONDE

Mon âme pécherait, dans les bras d'un amant.

Comprends-moi, débauché cruel : si je me livre
à Ramon, si mes sens s'éveillent, s'il enivre
mon corps des voluptés d'autrefois, c'en est fait
de mon cœur chastement innocent. — En effet,
je serais reconquise aux charmes de ses verbes
et mes lèvres sauraient, sous les baisers acerbes,
proférer de nouveau les aveux interdits
et mes sens retrouver les soirs que j'ai maudits.
Comprends que je ne puis séparer, moi, sa femme,
mon cœur de lui : je serais sienne corps et âme
et je ne le veux pas, car mon rêve est sacré
qui me défend de lui céder. Je l'ai juré.

RATBERT, *hors de lui.*

Et tu m'appartiendrais ?...

AURIMONDE, *vivement.*

Non pas moi, — ma chair seule,
une chose sans nom, infâme, sourde et veule,
l'impureté, la honte et la prison des sens
méprisés, contre l'âme éternelle impuissants,
mon corps, pétri de boue et de sang, fange impure,
toute l'infirmité de l'humaine nature.

RATBERT, *éperdu.*

Je ne te comprends pas. Je t'aime. Tout est vain
qui n'est plus toi, ton corps ineffable et divin,
et tes subtilités me laissent insensible.
Ton réveil, en mes bras nerveux, sera terrible
et tu vas me haïr autant que m'enivrer.
Même, tu m'aimeras malgré toi. T'adorer
serait trop surhumain, trop absurde. Je t'aime !
et tout est dans ce mot divinement suprême ;
je t'aime !... Tu m'entends ?

AURIMONDE, *froidement.*

Délivre mes enfants.

RATBERT *court au seuil de la tente, appelle les guerriers qui veillent, leur donne ses ordres fiévreux.*

Délivrez-les !... holà ! les miens !... Je vous défends
de surseoir à cet ordre ! Allez ! Qu'on les délie !
Renvoyez aux païens cette vierge pâlie
par l'angoisse et l'amant captif que je lui rends !
sur le champ ! je l'ordonne. Et soyez déférents

envers eux ! Menez-les aux portes ennemies !...
Et vous, guerriers, mort aux vedettes endormies
qui laisseraient venir un intrus jusqu'à moi,
fût-ce mon souverain, le Pape, — ou votre roi !

(*A la lueur des bivouacs ranimés, on voit, dans le fond, passer Na Hélis et Olivier, enlacés, parmi des gardes respectueux qui les guident hors du camp. Les deux enfants semblent marcher dans un rêve et ne songer qu'à leur amour. Ratbert les montre à la prêtresse.*)

Ils s'en vont, oublieux de celle qui les sauve.
Ils écoutent les voix frêles de la nuit fauve.
Un long ravissement fait trembler leurs genoux.
Rien n'existe qu'eux seuls. Ils s'aiment. Aimons-nous !

AURIMONDE, *les mains vers les captifs délivrés qui disparaissent dans la nuit.*

Soyez bénis, enfants que j'aime et qui, sans doute,
perdrez ainsi que nous, aux ronciers de la route,
l'égoïsme, toujours ingénu, des vingt ans.
L'amour humain prépare aux éternels printemps
l'âme, qui croit trouver en lui ses destinées ;

ainsi que le parfum survit aux fleurs fanées,
le tonnerre à l'éclair et la gloire à l'exploit,
selon une immuable et lumineuse loi,
notre divinité sereine se dégage
des frivoles attraits des chairs et du visage
et c'est d'avoir usé la vie et la beauté
que l'âme libérée hante l'éternité...

(Ratbert laisse retomber les portières lourdes qui les isoleront du camp ; il prête l'oreille aux rumeurs expirantes de la nuit et marche lentement sur Aurimonde, douloureuse, désespérée.)

Ramon !... jusqu'à la mort je te serai fidèle.
Bientôt, vers les pourpris de lis et d'asphodèle,
nos deux esprits, époux délivrés par la mort,
vogueront enlacés sur l'océan sans bord
du firmament, mer pâle où cinglent des étoiles.
Mon âme s'est donnée à toi nue et sans voiles
et tu l'as possédée indissolublement...
Ouvre lui tes bras forts, ô mon unique amant !
Pour la dernière fois je te dis sans blasphème,
puisque ma lèvre est pure encore, que je t'aime !
Aurimonde n'est plus le nom d'Aladaïs !

RATBERT *l'étreignant, farouche.*

Sois mienne !... je te veux !

AURIMONDE, *avec horreur, dans le sursaut d'un affreux réveil.*

Misérable !

(*en un soupir.*)

Mon fils !...

(*Rideau ; puis, changement rapide. Musique.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Avant l'aurore, devant les poternes de Montségur, dont la masse de pierre découpe, sur le ciel matinal, ses créneaux et ses remparts inaccessibles. A gauche, dans le fond, dominant l'abîme, le donjon, soutenu de terrasses successives qu'escalade un large escalier de granit. Au premier plan, un sentier abrupt descend vers le camp des Croisés.

Au lever du rideau, Ramon-Jordan, immobile, écoute prier les voix qui viennent de la chapelle johannite et regarde vers la poterne ouverte qu'il a, durant la nuit, gardée de toute surprise.

CHŒUR JOHANNITE, *assez lointain.*

Si, de l'insondable étendue
la nuit rouge est redescendue

en nos âmes de ménestrels,
au delà de l'Éther, plus loin que les planètes,
plus haut que les cœurs de poètes,
nous gagnons le ciel où vous êtes,
rayons de l'Esprit pur, Verbes surnaturels !

RAMON

Hier, j'entendais sa voix, suave, douloureuse,
et le matin riait, empreint de joie heureuse.
Aujourd'hui, tout est noir : je ne distingue pas
ses accents et me sens plus proche du trépas.
Oui, je dois, en effet, avoir l'air d'un fantôme
pour avoir effrayé Ratbert !
Fâcheux symptôme !
La nuit que j'ai passée à veiller seul ici
m'oppresse d'un effroi singulier. — Quel souci,
venu de l'invisible, a rendu mon front blême ?...
Aladaïs !... Toujours elle !...
Comme je l'aime !

CHŒUR JOHANNITE, *plus distinct.*

Pour combler les noirs précipices
des siècles, les destins propices

useront le temps et l'oubli.
Nous entrons dans la Mort avec l'orgueil immense
de savoir qu'une ère commence
où notre vainqueur en démence
restera dans son vain triomphe enseveli.

RAMON, *étonné, inquiet.*

Elle ne chante point.
J'aurais bien reconnu
sa voix !... Notre Olivier doit être revenu
de sa ronde hardie. Aujourd'hui, des sorties
s'apprêtent ; par mes soins nos troupes averties
fondront sur l'assiégeant de la cité d'Azur.
Il faut que ce Ratbert au pied de Montségur
périsse ! Je saurai le joindre, en la mêlée,
et me venger, victime à son fer immolée,
des trahisons qu'il a commises et des maux
qui, par son bras cruel, ont détruit nos hameaux.
Dès que l'aurore pourpre au bord des cieux va poindre,
Aurimonde, j'irai, timide, te rejoindre
et savoir de tes yeux pourquoi, toute la nuit,
ton image, adorée à jamais, me poursuit
et pourquoi, dans la brise embaumée aux dictames,
nous faisons sans effort l'échange de nos âmes...

CHŒUR JOHANNITE

Car, précoces et doux, nous sommes
les précurseurs des derniers hommes,
les prophètes des grandes fins.
Les futurs sont à nous, les éternités nôtres ;
en nous aimant les uns les autres,
ici nous fûmes des apôtres ;
mais nos âmes, là-haut, seront des séraphins.

UNE SENTINELLE *invisible, à droite.*

Joan et Montsalvat !

RAMON

Joan et Montségur !

UNE SENTINELLE, *à gauche.*

Joan et Montsalvat !

RAMON, *triste et lassé, remarque la ligne blafarde de l'aube, dans le ciel lointain.*

Sur l'horizon obscur

fleurit, telle une triste et pâle primevère,
l'aube aux pétales clairs, chantés par le trouvère.
Mais mon cœur, envahi d'une insondable nuit,
reste glacé. L'aurore incomparable luit
sur l'arène où Ratbert osera me poursuivre
et lui seul, — je le sais maintenant ! — va survivre !

(*Avec une juvénile ardeur.*)

Aladaïs !... Je meurs de ta divinité
et, malgré tant de soirs sans toi, d'être resté
l'amant au cœur ému, l'époux toujours avide
de ta beauté, de ta candeur vaine et splendide.
Ce que furent dix ans d'absence, tu le sais,
puisque nous nous aimons, tous les deux, à l'excès ;
nous vivions séparés, mais unis tout de même
et nous nous étonnions de vivre : quand on s'aime,
les âmes ont des liens invisibles ; l'amant
possède son amante impérissablement
et, lorsque les regards restent vides de flamme,
on se voit, sans qu'on sache, avec les yeux de l'âme.
Mais, seul, auprès de toi je ne suis qu'un mortel ;
toi, colombe essorée au-dessus de l'autel,
tu gagnes les hauteurs où ton âme t'emporte...

(*Un bruit de pas le fait se détourner vers la vallée : Aurimonde escalade péniblement le sentier de Montségur. Elle est livide, brisée, effrayante à voir. Il recule presque devant elle.*)

Dieu !... mon Aladaïs ! Toi !

AURIMONDE, *avec un égarement empreint d'horreur.*

Non !... c'est une morte !
un spectre !... Éloigne-toi !... Ne va pas me toucher,
surtout !... Je te défends, Ramon, de m'approcher !...
Tes yeux mêmes devront m'éviter !... Ne regarde
plus mon front ! Tu me fais si mal !...
Ramon, prends garde !
Le sentier est étroit ; si, malgré mes clameurs,
tu me frôles, ta main est impure et je meurs !...

RAMON, *épouvanté.*

Mais... quel délire affreux !... d'où viens-tu ?

AURIMONDE

De la tombe !

Il le fallait : ma mort rachète l'hécatombe
des vierges aux doux yeux qui valent mieux que moi...
Ne m'interroge plus, Ramon ; éloigne-toi !

RAMON

Sa raison est perdue !

AURIMONDE

Oui, ma raison, moi-même,
et tout ce que j'étais naguère encor.

RAMON, *dans un sanglot.*

Je t'aime.
Reconnais-moi : c'est moi, ton amant !

AURIMONDE, *violente.*

Mon amant !
Je viens de le quitter !... Il dormait lourdement,
hideux, et j'ai pu fuir, mourante.

RAMON, *épouvanté.*

Que dit-elle ?
Mon sang a frissonné d'une terreur mortelle.

(*Vers Aurimonde, avec une brutale angoisse.*)

Ton amant ?

AURIMONDE

Ratbert.

RAMON *chancelle.*

Ciel !

AURIMONDE

Olivier est sauvé
et je mourrai, heureuse enfin, au jour levé,
puisque j'en ai le droit à force d'être impure
et que mon corps n'est plus que fange et pourriture.

(*Ramon sanglote, anéanti.*)

Ne pleure pas ainsi. Que t'importe ?... A présent,
l'amour divin renaît de l'amour malfaisant...

(*dans un frisson de dégoût et de honte.*)

Ce Ratbert a mordu ma lèvre et, sur sa couche,
meurtri ma chair au gré de son désir farouche ;
tout mon corps, révulsé de souffrance et d'effroi,
fut à ce vil païen que j'abhorre...

RAMON, *presque défaillant de désespoir.*

Tais-toi !
Je meurs...Je te comprends...Mais pourquoi ?...Ta démence
est atroce !

AURIMONDE *désigne d'un geste le donjon qui se découpe, noir, sur le ciel d'orient, teinté d'or pâle.*

Du haut de la falaise immense,
je verrai mes enfants... Mon fils... tu lui diras...
Comprends que Na Hélis l'aimait et que ses bras
sont l'asile, le seul qui lui reste...

RAMON

O délire
sans nom !

(*Soudain, la prêtresse tressaille, scrute avec effroi les brumes de la vallée où s'éveillent des rumeurs vagues.*)

Quelle terreur en ses regards vient luire ?...
Écoute... Ne crains rien !...

AURIMONDE, *évitant les mains tendues de son époux.*

Ah ! ne me touche pas !

(*Au loin, une ombre semble se glisser, hâtive, vers Montségur.*)

Vois !... quel est l'espion qui nous guette, là-bas ?

RAMON, *faible.*

Je ne vois plus : mes yeux restent noyés de larmes.
Aladaïs !

AURIMONDE

Non ! pas ce nom mortel : les charmes
pervers d'Aladaïs sont la cause de tout,

gloire terrestre, avec tant de hontes au bout !
je n'aurai plus de nom, adieu !... Je te salue.
Ma chair, notre complice impure et dissolue,
attend, pour s'y baigner, la lumière du jour,
et la mort, cette sœur lustrale de l'amour !...

(*Ratbert survient, à la poursuite de la fugitive. Elle l'aperçoit...*)

Lui !... c'est Ratbert !...
Il vient, là-bas ! Il veut reprendre sa proie !...
O mon époux, qui peux seul me défendre,
sur le chemin qu'il suit arrête ce païen !
Ramon, c'est mon dernier désir !

RAMON, *toute sa haine dans ses yeux.*

Cet homme est mien !

(*Aurimonde se réfugie dans Montségur. De plus en plus l'orient s'éclaire. Ramon, terrible, les bras croisés, barre le sentier de la poterne à Ratbert qui accourt, haletant, au-devant de lui.*)

RATBERT, *dans un cri tragique.*

Rends-la moi !... Tu sais bien qu'elle était mon otage !
Je la veux désormais à moi seul, sans partage,
et vous épargne tous au prix de son amour !
Rends-moi ma prisonnière auguste !

RAMON

Quand le jour
jaillira des monts bleus, tu seras mort.

RATBERT, *dans un défi.*

Peut-être !
Ramon, je ne veux plus mourir !... Je suis le maître
à jamais de ce corps passif et triomphant.
Je l'ai payé de mon prisonnier, son enfant,
le tien, — cet Olivier, gage de la tendresse
qu'eut jadis pour toi seul ta femme, ma maîtresse !

RAMON, *le glaive haut.*

Tu vas mourir.

RATBERT, *avec énergie.*

C'est toi qui mourras de ma main !
L'un de nous dormira sous la terre, demain,
et le sort aura fait de notre fée-apôtre
la captive de l'un et la veuve de l'autre.
Garde-toi !

(*L'épée au poing, il fond sur le vicomte.*)

RAMON

Malheureux !

(*Ils se jettent l'un contre l'autre avec une furie inexprimable ; leur combat sera très vite tragique. Mais l'aurore éclate dans le ciel et, soudain, sur leurs têtes, en haut du rempart, Aurimonde surgit, transfigurée.*)

AURIMONDE, *impérieusement.*

Arrêtez !... arrêtez !
L'orient resplendit d'ineffables clartés.
Voici jaillir, sur le marais de l'ombre esclave,
le jour qui purifie et le soleil qui lave
la souillure et la boue abjecte de la nuit !

(*Elle a gagné les hautes terrasses. L'aurore la nimbe d'un rayonnement doré. Les femmes, les enfants johannites, les guerriers d'Olivier qu'escorte Na Hélis, tous les Albigeois, accourus sur le rempart, regardent son ascension hiératique vers le haut donjon, en plein ciel.*)

RAMON, *ayant, ainsi que Ratbert, laissé retomber son glaive, pour suivre Aurimonde d'un regard inquiet.*

Suivez-la !

AURIMONDE, *avec autorité, aux Johannites.*

Je défends qu'on me suive !... Le bruit
des pas humains serait impie où je m'élève
vers le Dieu rédempteur dont la Croix est le Glaive...

OLIVIER, *étreint d'un pressentiment funeste.*

Ma mère !

RAMON

Aladaïs !

AURIMONDE, *sur l'avant-dernière terrasse crénelée de Montségur.*

Des terrestres chemins
montent vers moi des cris si tristement humains
que mes yeux sont distraits du ciel que je révère
et du terme éternel où monte mon calvaire...
Je fus mère ! je fus amante ! hélas ! je fus
une femme asservie à des devoirs confus ;
et c'est pour libérer mon âme immaculée
que l'heure est accomplie et ma vie en allée !

(*Maintenant, c'est un tableau grandiose, sublime... Les vallées s'éclairent, les pins frissonnent, les abîmes mugissent. La foule des femmes s'agenouille peu à peu. Les deux guerriers ennemis, s'oubliant l'un l'autre, tendent les bras vers Aurimonde qui, planant, diaphane, sur toute la scène, semble s'essorer vers le firmament.*)

AURIMONDE, *dans un délire extasié.*

O soleil !... ô clarté !... baigne-moi de tes feux !
Cette infernale nuit a blanchi mes cheveux
et souillé de mon corps l'argile périssable.
Aurimonde n'est plus ; comme un nom sur le sable

mon souvenir s'efface aux limbes du Néant...
Sous mes suprêmes pas, cet abîme béant
reconquiert sur le ciel le contour et la cendre...
Mon âme, libérée, a fini de descendre
les degrés de la terre et libre, éperdûment,
gagne l'immensité pure du firmament !

(*Elle est parvenue au sommet du donjon. Les soldats de Ratbert, un à un, accourus du camp ennemi, se groupent, désarmés, derrière leur chef immobile. Les femmes prient ; l'hymne johannite s'élèvera peu à peu, murmuré d'abord, plus distinct ensuite, grandissant enfin, mais dominé toujours par le verbe prophétique et lyrique d'Aurimonde.*)

Que sur le Globe en feu le tumulte s'apaise !
Des rayons moins blafards tombent des cieux plus clairs
Et, tout à coup, surgi d'un orient de braise,
un jour, nouvel et pur, révèle sa genèse
dans un jaillissement de flammes et d'éclairs !

Devant l'averse d'or la ténèbre s'oublie ;
le sang a disparu dans son éclat vermeil.
Puissante, sous l'attrait de sa grâce pâlie,
la Terre se réveille avec mélancolie
de la gestation féconde du sommeil.

Et mes yeux, éblouis de cette grande aurore,
pour la première fois semblent s'ouvrir au jour.
D'hymnes prestigieux tout mon cœur est sonore
et, comme un luth brisé qui vibrerait encore,
retrouve ses accents de jeunesse et d'amour !

Car voici resplendir la joie et l'espérance
et commencer un temps qui ne doit plus finir !
Meurent les mauvais soirs de haine et de souffrance !
Un soleil radieux se lève sur la « France »
et la « France » flamboie au seuil de l'avenir !...

(*Elle se jette et disparaît dans l'abîme.*
Immense cri de détresse, de douleur et d'apaisement.

Rideau.)

TABLE DES MATIÈRES

MONTSALVAT

I. PROLOGUE : L'Époque.

1. — Loup de Foix 1
2. — Pascor. 10
3. — Guilhabert. 18
4. — Personnages du drame 29

II. PREMIER ACTE : La Croisade 31
— Prière johannite 63

III. DEUXIÈME ACTE : Aurimonde 81
— Prédication cathare. 120

IV TROISIÈME ACTE : Montségur.

— *Premier tableau :* la Boue 137
— *Deuxième tableau :* l'Azur 189
— *Fin :* la Mort. 205

IMP. C. LAMY, 124, BOULEVARD DE LA CHAPELLE. —

BINDING SECT. DEC 30 1969

PQ
2260
G43M6

Gheusi, Pierre Barthélemy
Montsalvat

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY